



Guillaume
Apollinaire

Poèmes à Lou

* Nice, le 8 octobre 1914

La
miel
leu
se figue
octobrîne
seule a la
douceur de vos
lèvres qui ressem-
blent à sa blessure
lorsque trop mûr le no-
ble fruit que je voudrais
tant cueillir paraît sur
le point de choir ô fi-
gue ô figue désirée
bouche que je veux
cueillir blessure
dont je veux
mourir

C'est dans cette fleur
bat mon cœur qui
sent si bon et d'où
monte un beau ciel de nuées
A ma
QUES
bante
Cœur
ET
vos
Jum
ma
AIMÉE
et
plus
pieux
en
co-
re
que
vos
Jés

Et puis voici l'engin
Avec quoi pêcheur
JE
Capture l'immense monstre de ton
Qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes

C'est dans cette fleur qui sent si bon
et d'où monte un beau ciel de nuées
que bat mon cœur
Aromatiques enfants de cet œillet plus vivant
que vos mains jointes ma bien AIMÉE
et plus pieux encore que vos ongles

La mielleuse figue octobrîne
seule a la douceur de vos lèvres
qui ressemble à sa blessure
lorsque trop mûr le noble fruit
que je voudrais tant cueillir
paraît sur le point de choir
ô figue ô figue désirée
bouche que je veux cueillir
blessure dont je veux mourir

Et puis voici l'engin avec quoi pêcheur
JE
Capture l'immense monstre de ton œil
Qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes

*

A LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON
HOMMAGE
respectueusement passionné

* Nice, fin octobre - novembre 1914

À LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON

HOMMAGE
respectueusement passionné

Oliviers vous battiez ainsi que font parfois ses paupières

Par ce livre dur et précis dans la joie

apprenez ô Lou à me connaître afin de ne plus m'oublier

mais perché sur l'abîme je domine la mer comme un maître

JE VOUS SALUE LOU
COMME FAIT VOTRE ARBRE PRÉFÉRÉ
LE PALMIER PENCHÉ
DU GRAND JARDIN MARIN
SOULEVÉ COMME UN SEIN

Votre chevelure pareil au sang répandu

mourir et savoir enfin l'irrésistible Éternité

Guillaume Apollinaire

et je place ici même malgré vous
votre pensée la + secrète

Guillaume Apoli

*



GUILLAUME APOLLINAIRE

Guillaume
Apollinaire

et je place ici même
malgré vous
votre pensée
la + secrète

A
MA
DA
ME LA COMTESSE
L. DE COLIGNY-
CHÂTILLON
je donne de tout
cœur ce flacon
d'eau-de-vie et
suis son servite
ur son admirate
ur et son ami ta
citurne GUILLA
UME APOLLINAIRE

* Nice, le 11 novembre 1914

À MADAME LA COMTESSE
L. DE COLIGNY-CHÂTILLON
je donne de tout cœur ce flacon d'eau-de-vie
et suis son serviteur
son admirateur
et son ami taciturne
GUILLAUME APOLLINAIRE

LE II
NOVE
MBRE
1914 A NICE
OÙ ELLE SOIG
NE LES BLESS
ÉS DE
LA GU
ERRE

LE II NOVEMBRE 1914 À NICE
Où ELLES SOIGNE LES BLESSÉS DE LA GUERRE

*



* Nîmes, le 17 décembre 1914

Je pense à toi mon Lou ton cœur est ma caserne
Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma luzerne

Le ciel est plein ce soir de sabres d'éperons
Les canonniers s'en vont dans l'ombre lourds et prompts

Mais près de moi je vois sans cesse ton image
Ta bouche est la blessure ardente du courage

Nos fanfares éclatent dans la nuit comme ta voix
Quand je suis à cheval tu trottes près de moi

Nos 75 sont gracieux comme ton corps
Et tes cheveux sont fauves comme le feu d'un obus qui éclate au nord

☆

Je t'aime tes mains et mes souvenirs
Font sonner à toute heure une heureuse fanfare
Des soleils tour à tour se prennent à hennir
Nous sommes les bat-flanc sur qui ruent les étoiles

* Nîmes, le 18 décembre 1914

Au lac tes yeux très profond
Mon pauvre cœur se noie et fond
Là le défont
Dans l'eau d'amour et de folie
Souvenir et Mélancolie

*



* Nîmes, jour de Noël 1914

La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient
Voix hautes ou graves le vin saigne partout
Je tire ma pipe libre et fier parmi mes camarades
Ils partiront avec moi pour les champs de bataille,
Ils dormiront la nuit sous la pluie ou les étoiles
Ils galoperont avec moi portant en croupe des victoires
Ils obéiront avec moi aux mêmes commandements
Ils écouteront attentifs les sublimes fanfares
Ils mourront près de moi et moi peut-être près d'eux
Ils souffriront du froid et du soleil avec moi
Ils sont des hommes ceux-ci qui boivent avec moi
Ils obéissent avec moi aux lois de l'homme
Ils regardent sur les routes les femmes qui passent
Ils les désirent mais moi j'ai des plus hautes amours
Qui règnent sur mon cœur mes sens et mon cerveau
Et qui sont ma patrie, ma famille et mon espérance
À moi soldat amoureux, soldat de la douce France

* Nîmes, le 29 décembre 1914

Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime
Les cyprès ont noirci, le ciel a fait de même
Les trompettes chantaient ta beauté mon bonheur
De t'aimer pour toujours ton cœur près de mon cœur
Je suis revenu doucement à la caserne
Les écuries sentaient bon la luzerne
Les croupes des chevaux évoquaient ta force et ta grace
D'alezane dorée ô ma belle jument de race
La tour Magne tournait sur sa colline laurée
Et dansait lentement, lentement s'obombrait
Tandis que des amants descendaient de la colline
La tour dansait lentement comme une sarrasine.



Le vent souffle pourtant il ne fait pas du tout froid
Je te verrai dans deux jour et suis heureux comme un roi
Et j'aime de t'y aimer cette Nîmes la Romaine
Où les soldats français remplacent l'armée prétorienne
Beaucoup de vieux soldats qu'on n'a pas pu habiller
Ils vont comme des bœufs, tanguent comme des mariniers
Je pense à tes cheveux qui sont mon or et ma gloire
Ils sont toute ma lumière dans la nuit noire
Et tes yeux sont les fenêtres d'où je veux regarder
La vie et ses bonheurs la mort qui vient aider
Les soldats las, les femmes tristes et les enfants malades
Des soldats mangent près d'ici de l'ail dans la salade
L'un a une chemise quadrillée de bleu comme une carte
Je t'adore mon Lou et sans te voir je te regarde
Ça sent l'ail et le vin et aussi l'iodoforme
Je t'adore mon Lou embrasse-moi avant que je ne dorme
Le ciel est plein d'étoiles qui sont les soldats
Morts ils bivouaquent là-haut comme ils bivouaquaient là-bas
Et j'irai conducteur un jour lointain t'y conduire
Lou que de jours de bonheur avant que ce jour ne vienne luire
Aime-moi mon Lou je t'adore Bonsoir
Je t'adore, je t'aime adieu, mon Lou ma gloire

* Nîmes, le 10 janvier 1915

Je t'adore mon Lou et par moi tout d'adore
Les chevaux que je vois s'ébrouer aux abords
L'appareil des monuments latins qui me contemple
Les artilleurs vigoureux qui dans leur caserne rentrent
Le soleil qui descend lentement devant moi
Les fantassins bleu pâle qui partent pour le front pensent à toi.
Car ô ma chevelure de feu tu es la torche
Qui m'éclaire ce monde et, flamme, tu es ma force



Dans le ciel les nuages
Figurent ton image
Le mistral en passant
Emporte mes paroles
Tu en perçois le sens
C'est vers toi qu'elles volent
Tout le jour nos regards
Vont des Alpes au Gard
Du Gard à la Marine
Et quand le jour décline
Quand le sommeil nous prend
Dans nos lits différents
Nos songes nous rapprochent
Objets dans la même poche
Et nous vivons confondus
Dans le même rêve éperdu.
Mes songes te ressemblent
Les branches remuées ce sont tes yeux qui tremblent
Et je te vois partout toi si belle et si tendre.
Les clous de mes souliers brillent comme tes yeux
La vulve des juments est rose comme la tienne
Et nos armes graissées c'est comme quand tu me veux
Ô douceurs de ma vie, c'est comme quand tu m'aimes.
L'hivers est doux, le ciel est bleu,
Refais-me le, refais-me le
Toi ma chère permission

Ma consigne ma faction.
Ton amour est mon uniforme
Tes doux baisers sont les boutons
Ils brillent comme l'or et l'ornent
Et tes bras si roses si longs
Sont les plus galants des galons
Un monsieur près de moi mange une glace blanche
Je songe au goût de ta chair et je songe à tes hanches
À gauche lit son journal une jeune dame blonde
Je songe à tes lettres où sont pour moi toutes les nouvelles du monde



Ils passe des marins, la mer meurt à tes pieds
Je regarde ta photo tu es l'univers entier
J'allume une allumette et vois ta chevelure
Tu es pour moi la vie cependant qu'elle dure
Et tu es l'avenir et mon éternité
Toi mon amour unique et la seule beauté

* Nîmes, le 12 janvier 1915

Mon Lou, je veux te reparler maintenant de l'Amour
Il monte dans mon coeur comme le soleil sur le jour
Et soleil il agite ses rayons comme des fouets
Pour activer nos âmes et les lier
Mon amour c'est seulement ton bonheur
Et ton bonheur c'est seulement ma volonté
Ton amour doit être passionné de douleur
Ma volonté se confond avec ton désir et ta beauté.
Ah! Ah! te revoilà devant moi toute nue
Captive adorée, toi la dernière venue
Tes seins ont le goût pâle des kakis et des figues de Barbarie
Hanches, fruits confits, je les aime, ma chérie
L'écume de la mer dont naquit la déesse
Évoque celle-là qui naît de ma caresse.
Si tu marches, Splendeur, tes yeux ont le luisant
D'un sabre au doux regard prêt à se teindre de sang

Si tu te couches, Douceur, tu deviens mon orgie
Et le mets savoureux de notre liturgie
Si tu te courbes, Ardeur, comme une flamme au vent,
Des atteintes du feu jamais rien n'est décevant
Je flambe dans ta flamme et suis de ton amour
Le phénix qui se meurt et renaît chaque jour.
Chaque jour
Mon amour
Va vers toi ma chérie



Comme un tramway
Il grince et crie
Sur les rails où je vais
La nuit m'envoie ses violettes
Reçois-les car je te les jette.
Le soleil est mort doucement
Comme est mort l'ancien roman
De nos fausses amours passées.
Les violettes sont tressées.
Si d'or te couronnait le jour
La nuit t'enguirlande à son tour.

* Nîmes, le 17 janvier 1915

C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeons
Aux figuiers, dans les clos, Mon amour, nous bougeons
Vers la paix, ce printemps de la guerre où nous sommes.
Nous sommes bien. Là-bas, entends le cri des hommes.
Un marin japonais se gratte l'œil gauche avec l'orteil droit
Sur le chemin de l'exil voici des fils de rois
Mon cœur tourne autour de toi comme un kolo où dansent quelques
jeunes soldats serbes auprès d'une pucelle endormie
Le fantassin blond fait la chasse aux morpions sous la pluie

Un belge interné dans les Pays-Bas lit un journal où il est question de moi
Sur la digue une reine regarde le champ de bataille avec effroi
L'ambulancier ferme les yeux devant l'horrible blessure
Le sonneur voit le beffroi tomber comme une poire trop mûre
Le capitaine anglais dont le vaisseau coule tire une dernière pipe d'opium
Ils crient. Cri vers le printemps de paix qui va venir. Entends le cri des hommes.
Mais mon cri va vers toi mon Lou tu es ma paix et mon printemps
Tu es, ma Lou chérie, le bonheur que j'attends.
C'est pour notre bonheur que je me prépare à la mort



C'est pour notre bonheur que dans la vie j'espère encore.
C'est pour notre bonheur que luttent les armées
Que l'on pointe au miroir sur l'infanterie décimée
Que passent les obus comme des étoiles filantes
Que vont les prisonniers en troupes dolentes
Et que mon cœur ne bat que pour toi ma chérie
Mon amour, ô mon Lou, mon art et mon artillerie.

* Tarascon, le 25 janvier 1915 — GUIRLANDE DE LOU

Je fume un cigare à Tarascon en humant un café
Des goudiers en manteau rouge passent près de l'hôtel des
Empereurs
Le train qui m'emporta t'enguirlandait de tout mon souvenir nostalgique
Et ces roses si roses qui fleurissent tes seins
C'est mon désir joyeux comme l'aurore d'un beau matin.

☆

Une flaque d'eau trouble comme mon âme
Le train fuyait avec un bruit d'obus de 120 au terme de sa course
Et les yeux fermés je respirais les héliotropes de tes veines
Sur tes jambes qui sont un jardin plein de marbres
Héliotropes ô soupirs d'une Belgique crucifiée.

☆

Et puis tourne tes yeux ce réséda si tendre
Ils exhalent un parfum que mes yeux savent entendre
L'odeur forte et honteuse des Saintes violées
Des sept Départements où le sang a coulé

☆



Hausse tes mains Hausse tes mains ces lys de ma fierté
Dans leur corolle s'épure toute l'impureté
Ô lys, ô cloches des cathédrales qui s'écroulent au nord
Carillons des Beffrois qui sonnent à la mort
Fleurs de lys fleurs de France, ô mains de mon amour
Vous fleurissez de clarté la lumière du jour



Tes pieds, tes pieds d'or, touffes de mimosas
Lampes au bout du chemin, fatigues des soldats
— *allons c'est moi, ouvre la porte je suis de retour enfin*
— C'est toi, assieds-toi entre l'ombre et la tristesse
— *Je suis couvert de boue et tremble de détresse*
Je pensais à tes pieds d'or pâle comme à des fleurs
— Touche-les ils sont froids comme quelqu'un qui meurt.



Les lilas de tes cheveux qui annoncent le printemps
Ce sont les sanglots et les cris que jettent les mourants
Le vent passe au travers doux comme nos baisers
Le printemps reviendra, les lilas vont passer



Ta voix, ta voix fleurit comme les tubéreuses
Elle enivre la vie ô voix ô voix chérie
Ordonne ordonne au temps de passer bien plus vite
Le bouquet de ton corps est le bonheur du temps
Et les fleurs de l'espoir enguirlandent tes tempes
Les douleurs en passant près de toi se métamorphosent
— Écroulements de flammes, morts frileuses, hématidroses —
En une gerbe où fleurit La Merveilleuse Rose





* Nîmes, le 30 janvier 1915 — SI JE MOURAIS LÀ-BAS...

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée,
Tu pleureras un jour, ô Lou, ma bien-aimée.
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée,
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur.

Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace
Couvrirait de mon sang le monde tout entier :
La mer, les monts, les vals et l'étoile qui passe,
Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace
Comme font les fruits d'or autour de Baratier.

Souvenir oublié, vivant dans toutes choses,
Je rougirais le bout de tes jolis seins roses,
Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants.
Tu ne vieillirais point, toutes ces belles choses
Rajeuniraient toujours pour leurs destins galants.

Le fatal giclement de mon sang sur le monde
Donnerait au soleil plus de vive clarté,
Aux fleurs plus de couleur, plus de vitesse à l'onde,
Un amour inouï descendrait sur le monde,
L'amant serait plus fort dans ton corps écarté...

Lou, si je meurs là-bas, souvenir qu'on oublie,
— Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie,
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur, —
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur !
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie,

Ô mon unique amour et ma grande folie !



La nuit descend,
On y pressent
Un long, un long destin de sang.

* Nîmes, le 2 février 1915 — LA MÉSANGE

Les soldats s'en vont lentement
Dans la nuit trouble de la ville.
Entends battre mon cœur d'amant.
Ce cœur en vaut bien plus de milles
Puisque je t'aime éperdument.

☆

Je t'aime éperdument, ma chère,
J'ai perdu le sens de la vie
Je ne connais plus la lumière,
Puisque l'Amour est mon envie,
Mon soleil et ma vie entière.

☆

Écoute-le battre mon cœur !
Un régiment d'artillerie
En marche, mon cœur d'Artilleur
Pour toi se met en batterie,
Écoute-le, petite sœur.

☆

Petite sœur je te prends toute
Tu m'appartiens, je t'appartiens,
Ensemble nous faisons la route,
Et dis-moi de ces petits riens
Qui consolent qui les écoute.

Un tramway descend vite
Trouant la nuit, la nuit de verre
Où va mon cœur en régiment
Tes beaux yeux m'envoient leur lumière
Entends battre mon cœur d'amant.



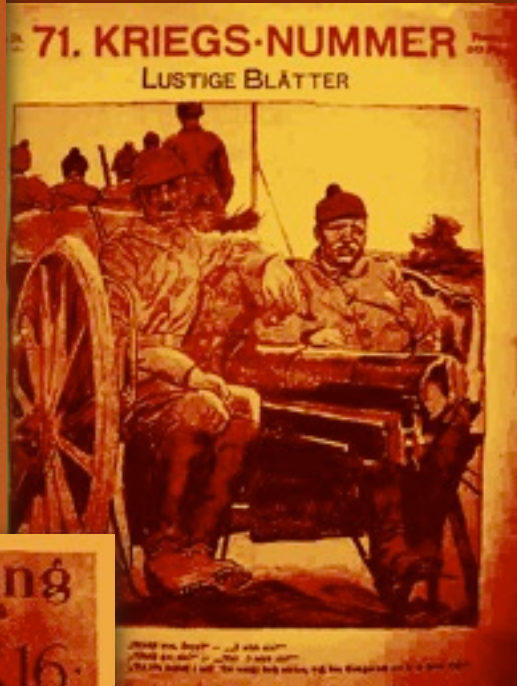
Ce matin vint une mésange
Voleter près de mon cheval.
C'était peut-être un petit ange
Exilé dans le joli val
Où j'eus sa vision étrange.



Ses yeux c'était tes jolis yeux,
Son plumage ta chevelure,
Son chant les mots mystérieux
Qu'à mes oreilles on susurre
Quand nous sommes bien seuls, tous deux



Dans le vallon j'étais tout blême
D'avoir chevauché jusque-là.
Le vent criait un long poème
Au soleil dans tout son éclat.
Au bel oiseau j'ai dit « Je t'aime ! »



* Nîmes, le 3 février 1915 — PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE...

Tu m'as parlé de vice en ta lettre d'hier.
Le vice n'entre pas dans les amours sublimes.
Il n'est pas plus qu'un grain de sable dans la mer,
Un seul grain descendant dans les glauques abîmes.

☆

Nous pouvons faire agir l'imagination,
Faire danser nos sens sur les débris du monde,
Nous énerver jusqu'à l'exaspération
Ou vautrer nos deux corps dans une fange immonde,

☆

Et liés l'un à l'autre en une étreinte unique,
Nous pouvons défier la mort et son destin
Quand nos dents claqueront en claquement panique ;
Nous pouvons appeler soir ce qu'on dit matin.

☆

Tu peux défier ma volonté sauvage,
Je peux me prosterner comme vers un autel
Devant ta croupe qu'ensanglantera ma rage,
Nos amours resteront pures comme un beau ciel.

☆

Qu'importe qu'essoufflés, muets, bouches ouvertes
Ainsi que deux canons tombés de leur affût,
Brisés de trop s'aimer, nos corps restent inertes !
Notre amour restera bien toujours ce qu'il fut...

☆

Ennoblissons, mon cœur, l'imagination !
La pauvre humanité bien souvent n'en a guères.
Le vice en tout cela n'est qu'une illusion
Qui ne trompe jamais que les âmes vulgaires.





* Nîmes, le 3 février 1915 — NOS ÉTOILES

La trompette sonne et resonance,
Sonne l'extinction des feux.
Mon pauvre cœur je te le donne
Pour un regard de tes beaux yeux,
Un mouvement de ta personne.

☆

Et c'est dix heures, tout s'endort,
J'écoute ronfler la caserne,
Le vent qui souffle vient du nord,
La lune me sert de lanterne
Un chien perdu crie à la mort

☆

La nuit s'écoule lente, lente,
Les heures sonnent lentement
Toi, que fais-tu, belle indolente
Tandis que veille ton amant
Qui soupire après son amante ?

☆

Et je cherche au ciel constellé
Où sont nos étoiles jumelles
Mon destin au tien mêlé
Mais nos étoiles, où sont-elles ?
Ô ciel, mon joli champ de blé !

☆

Hugo l'a dit, célèbre image,
Booz et Ruth s'en vont là-haut,
Pas au plafond, sur le passage,
Comme au roman de *Balao*
Duquel je n'ai lu qu'une page



☆

Un coq lance « cocorico »,
Ensemble nos chevaux hennissent.
À Nice, me répond l'Écho,
Tous les amours se réunissent
Autour de mon ptit Lou de Co...

L'inimaginable tendresse
De ton regard paraît aux cieux
Mon lit ressemble à ta caresse
Par la chaleur, puisque tes yeux
Au nom de Nice m'apparaissent.

La nuit s'écoule doucement
Je vais enfin dormir tranquille.
Tes yeux qui veillent ton amant,
Sont-ce pas, ma belle indocile
Nos étoiles au firmament ?

3 fév. 1915.

* Nîmes, le 5 février 1915 — RÊVERIE SUR TA VENUE

Mon Lou, mon Cœur, mon Adorée,
Je donnerais dix ans et plus,
Pour ta chevelure dorée,
Pour tes regards irrésolus,
Pour la chère toison ambrée

Plus précieuse que n'était
Celle-là savait la route,
Sur la grand-route du Cathai
Qu'Alexandre parcourut toute,
Circé que son Jason fouettait.



Il la fouettait avec des branches
De laurier-sauce ou d'olivier,
La bougresse branlait des hanches
N'ayant plus rien à envier
En faveur de ses fesses blanches.

Ce qu'à la Reine fit Jason
Pour ses tours de sorcellerie.
Pour sa magie et son poison
Je te le ferai, ma chérie,
Quand serons seuls à la maison.

Je t'en ferai bien plus encore :
L'amour, la schlague et coëtera...
Un cul sera noir comme un Maure
Quand ma maîtresse arrivera...
Arrive, ô mon Lou que j'adore !

Dans la chambre de volupté
Où je t'irai trouver à Nîmes,
Tandis que nous prendrons le thé,
Pendant le peu d'heures intimes
Que m'embellira ta beauté

Nous ferons cent mille bêtises...
Malgré la guerre et tous ses maux
Nous aurons de belles surprises :
Les arbres en fleurs, les Rameaux,
Pâques, les premières cerises...

Nous lirons dans le même lit,
Au livre de ton corps lui-même
— C'est un livre qu'au lit on lit —
Nous lirons le charmant poème
Des grâces de ton corps joli.



Nous passerons de doux dimanches
Plus doux que n'est le chocolat,
Jouant tous deux au jeu des hanches.
Le soir, j'en serai raplapla,
Tu seras pâle aux lèvres blanches.

Un mois après tu partiras...
La nuit descendra sur la terre.
En vain, je te tendrai les bras,
Magicienne du mystère,
Ma Circé, tu disparaîtra...

Où t'en iras-tu, ma jolie ?
À Paris, dans la Suisse ou bien
Au bord de ma mélancolie :
Ce flot méditerranéen
Que jamais, jamais on n'oublie ?

Alors sonneront, sonneront
Les trompettes d'artillerie.
Nous partirons et ron et ron
Petit patapon, ma chérie,
Vers ce qu'on appelle le Front

J'y ferai, qui sait ? des prouesses
Comme font les autres poilus,
En l'honneur de tes belles fesses,
De tes doux yeux irrésolus
Et de tes divines caresses.

Mais en attendant, je t'attends,
J'attends tes yeux, ton cou, ta croupe...
Que je n'attende pas longtemps
De tes beautés la belle troupe
M'amie aux beaux seins palpitants



Et viens-t-en donc puisque je t'aime
Je le chante sur tous les tons...
...Ciel nuageux... la nuit est blême...
La lune chemine à tâtons...
Une abeille sur de la crème...

* Nîmes, le 5 février 1915 — ADIEU !

L'amour est libre, il n'est jamais soumis au sort
O Lou, le mien est plus fort encor que la mort
Un cœur, le mien te suit dans ton voyage au Nord

Lettres ! Envoie aussi des lettres, ma chérie
On aime en recevoir dans notre artillerie
Une par jour au moins, une au moins, je t'en prie

Lentement la nuit noire est tombée à présent
On va rentrer après avoir acquis du zan.
Une, deux, trois... À toi ma vie ! À toi mon sang !

La nuit mon cœur la nuit est très douce et très blonde.
O Lou, le ciel est pur aujourd'hui comme une onde.
Un cœur, le mien, te suit jusques au bout du monde.

L'heure est venue. Adieu ! l'heure de ton départ
On va rentrer. Il est neuf heures moins le quart
Une... deux... trois... Adieu de Nîmes dans le Gard

*



* Nîmes, le 5 février 1915 — DANS UN CAFÉ À NÎMES

Vous partez ? — Oui ! c'est pour ce soir —
Où allez-vous ? Reims ou Belgique !
Mon voyage est un grand [trou] noir
À travers notre République
C'est tout ce que j'en peux savoir —

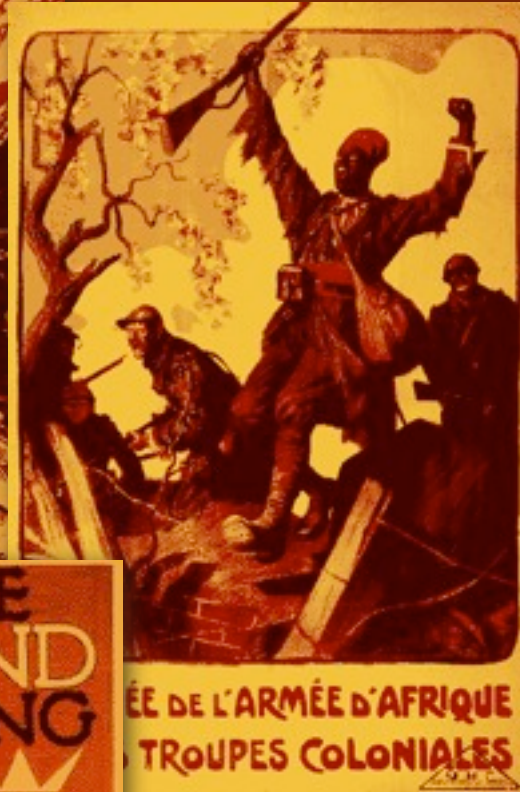
Y fûtes-vous ? — Dans la Lorraine
J'ai fait campagne tout d'abord ;
J'ai vu la Marne et j'ai vu l'Aisne,
J'ai frôlé quatre fois la mort
Qui du Nord est la souveraine.

J'ai reçu deux éclats d'obus
Et la médaille militaire.
Blessé, c'est dans un autobus
Que je m'en revins en arrière
Près d'un espion en gibus.

Il voulait fuir. Mes mains crispées
L'étranglèrent. Ce vilain mort
Me servit de lit. Les Napées
Et toutes les Nymphes du Nord
Sur le chemin s'étaient groupées —

Et disaient d'une douce voix,
Tandis que couleur d'espérance
Bruissait le feuillage du bois
« Bravo ! petit soldat de France. »
Puis je fis un signe de croix... —

Caporal qui vas aux tranchées
Heureux est ton sort glorieux !
La-bas, aux lignes piochées,



À vos fusils impérieux
Les victoires sont accrochées !

Dans un dépôt, nous, canonniers
Attendons notre tour de gloire,
Vous êtes partis les premiers ;
Nous remporterons la victoire
Qui se jette au cou des derniers. —

Canonnier ayez patience !
Adieu donc ! — Adieu, caporal ! —
Votre nom ? — Mon nom ? l'Espérance !
Je suis un canon, un cheval
Je suis l'Espoir... Vive la France !...

* Nîmes, le 7 février 1915

Vais acheter une cravache
En peau de porc, jaune en couleur,
Si je n'en trouve que macache
Prendrai mon fouet de conducteur.

☆

Les mouton noirs des nuits d'hiver
S'amènent en longs troupeaux tristes.
Les étoiles parsèment l'air
Comme des éclats d'améthystes.

2^e EMPRUNT DE LA DEFENSE NATIONALE



Là-bas tu vois les projecteurs
Jouer l'aurore boréale,
C'est une bataille de fleurs
Où l'obus est une fleur mâle

Les canons membres génitaux,
Engrossent l'amoureuse terre.
Le temps est aux instincts brutaux.
Pareille à l'amour est la guerre.

Écoute au loin les branle-bas,
Claquer les drapeau tricolore
Au vent, dans le bruit des combats
Qui durent du soir à l'aurore.

Salut, salut au régiment
Qui va rejoindre les tranchées.
Dans le ciel pâle éperdument
Sur lui la victoire est penchée

Mon cœur, embrasse les deux fronts
Fronts de Toutou, front de l'armée.
Ce qu'ils ont fait, nous le ferons.
Au revoir, ô ma bien-aimée.

*



Sonnet du huit février 1915

Lundi, huit février, ma biche
Ma biche part.
Suis inquiet, elle s'en fiche...
Buvons du marc...

Vrai qu'au service de l'Autriche
(Patate et lard)
Le militaire est très peu riche
Je m'en fous, car

Il peut bien vivre d'Espérance,
Même il en meurt
Au doux service de la France

Un Artilleur,
Mon âme à ta suite s'élance,
Adieu, mon cœur !

* Nîmes, SONNET DU HUIT FÉVRIER 1915

Lundi, huit février, ma biche
Ma biche part.
Suis inquiet, elle s'en fiche...
Buvons du marc...

Vrai qu'au service de l'Autriche
(Patate et lard)
Le militaire est très peu riche
Je m'en fous, car

Il peut bien vivre d'Espérance.
Même il en meurt
Au doux service de la France

Un artilleur,
Mon âme à ta suite s'élance,
Adieu, mon cœur !

*

Poème du 9 février 1915

* Nîmes, POEME DU 9 FEVRIER 1915

Le miroir

Je me regarde dans ce miroir
et c'est toi que je vois
Toi ma Lou qui me ressembles comme l'inverse reflet
de mon âme virile forte et très passionnée !

La maison carrée

J'élève aussi un monument
au dieux charmant et doux
c'est toi mon petit Lou
tu es le dieu et la déesse hermaphrodite
je t'ai créée et je t'adore
Divinité prêtre et prêtresse
Amant maîtresse
mais tu es aussi la victime
qu'il faut immoler sur l'autel
à toi-même mon Lou
qui es la divinité lascive que j'implore

Le canon

VIVE LA FRANCE
bonjour ma Lou
Par ce canon de 75
je t'envoie les baisers que tu AIMES
mon amour s'emboîte dans ton amour
comme s'il coulissait dans un rail de tramway.
Tu es dans un train lointain. Tu marches à pied.
Il pleut à Nîmes des grands ressorts d'horlogerie
ô Lou



le sabre

Le jour s'est levé comme un sabre
et je t'aime mon Amour
autant que j'aime le jour

Le portrait de Lou

Reconnais-toi
Cette adorable personne c'est toi
Sous le grand chapeau canotier
Œil
Nez
la bouche
Voici l'ovale de ta figure
Ton cou exquis
Voici enfin l'imparfaite image
de ton buste adoré
vu comme à travers un nuage
Un peu plus bas
c'est ton cœur qui bat

L'orange

J'ai reçu ta lettre de Toulon je t'adore
À BIENTÔT LOU
Il pleut ici tristement et je suis triste mon LOU
Les oranges de baratier sont les meilleurs de la France.
Elles ont la saveur de ta chair chaude
Comme le soleil semblable à ces oranges

*



* Nîmes, le 12 fév. 1915

Quatre jours ! mon amour, pas de lettre de toi
Le jour n'existe plus, le soleil s'est noyé
La caserne est changée en maison de l'effroi
Et je suis triste ainsi qu'un cheval convoyé

Que t'es-t-il arrivé ? souffres-tu ma chérie ?
Pleures-tu ? Tu m'avais bien promis de m'écrire
Lance ta lettre, obus de ton artillerie,
Qui doit me redonner la vie et le sourire.

Huit fois déjà le vaguemestre a répondu
« Pas de lettres pour vous » Et j'ai presque pleuré
Et je cherche au quartier ce joli chien perdu
Que nous vîmes ensemble, ô mon cœur adoré

En souvenir de toi longtemps je le caresse
Je crois qu'il se souvient du jour où nous le vîmes
Car il me lèche et me regarde avec tendresse
Et c'est le seul ami que je connaisse à Nîmes

Sans nouvelles de toi je suis désespéré
Que fais-tu ? Je voudrais une lettre demain
Le jour s'est assombri, qu'il devienne doré.
Et tristement, ma Lou, je te baise la main

Mon cœur écris-moi, écris-moi, je ne sais pas pourquoi tu ne m'écris pas.

*



* Nîmes, le 11 mars 1915

De toi depuis longtemps je n'ai pas de nouvelles.
Mais quels doux souvenirs sont ceux où tu te mêles,
Lou, mon amour lointain et ma divinité,
Souffre que ton dévot adore ta beauté !
C'est aujourd'hui le jour de la grande visite
Et Lou, mon cher amour, nous partirons ensuite.
C'est question de jours. Je ne te verrai plus
Ils ne reviendront pas les beaux jours révolus...

Sais-je, mon cher amour, si tu m'aimes encore ?
Les trompettes du soir gémissent lentement
Ta photo devant moi. chère Lou, je t'adore
Et tu sembles sourire encore à ton amant.

J'ignore tout de toi ! Qu'es-tu donc devenue ?
Es-tu morte, es-tu vive et l'as-tu renié
L'amour que tu promis un jour au canonnier.
Que je voudrais mourir sur la rive inconnue !

Que je voudrais mourir dans le bel Orient
Quand, Croisé, j'entrerais, fier dans Constantinople,
Ton image à la main, mourir en souriant
Devant la douce mer d'azur et de sinople !...

Ô Lou, ma grande peine, ô Lou, mon cœur brisé,
Comme un doux son de cor ta voix sonne et resonance,
Ton regard attendri dont je me suis grisé
Je le revois lointain, lointain et qui s'étonne

Je baise tes cheveux, mon unique trésor,
Et qui de ton amour furent le premier gage
Ta voix, mon souvenir, s'éloigne, ô son du cor.
Ma vie est un beau livre et l'on tourne la page

Selbst uns siegen!



zeichnet
die

Die große Zeit
Illustrierte Kriegsgeschichte



Derby, Wien & Co. & Berlin und Köln



So hilft dein Geld Dir kämpfen!
In U-Boote verwandelt, hält es Dir feindliche
Granaten vom Leib! Darum:
zeichne **Kriegsanleihe!**



Adieu mon Lou mes larmes tombent
Je ne te reverrai plus jamais
Entre nous deux ma Lou se dresse l'Ombre

Et souviens-toi parfois du temps où tu m'aimais

L'heure
Pleure
trois
fois

À treize heures trente on ira chez le major
savoir si l'on est apte à partir
ensuite l'on chantera
Prenons-les par le flan
Rantanplan tire lire.



Garde-moi bien toutes les lettres que tu m'as écrites
Et dont tu n'es que la dépositaire
Tu dois me les rendre quoi qu'il arrive
À moins que je ne meure
Ce qui se peut fort bien
Mon Lou, mon Lou chéri, j'ai des baisers plein les lèvres
Je t'en mets sur les yeux, sur tes cheveux
Fauves, partout, partout des baisers affolés
Amour en cristal de Baccarat
Amour brisé en mille morceaux
Quel verrier miraculeux
Pourrait te raccommoder !

Adieu mon Lou mes larmes
tombent je ne te reverrai plus
jamais, entre nous deux, me l'as-tu redonné
L'Ombre

de toi ma Lou je porte
vient me
te
et
LOU M'A PERCÉ le cœur
SAIGNANTE
che
de
ou
à
ne
à

à deux heures trente
ouïe dans le major
pour savoir si l'on est après à Paris
sans le bon Charles

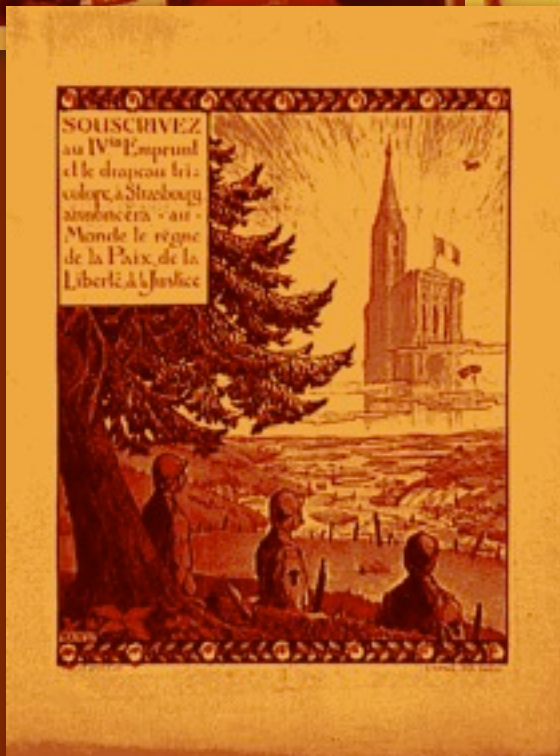
J'entends le vent se plaindre au-dessus des garrigues
Et ronfler la caserne aux cent mille fatigues
Un chien pleure à la mort comme mon cœur saignant
Je perds tout sauf l'honneur ainsi qu'à Marignan.
J'ai perdu mes amours. Où sont-elles allées ?
Sont-ce elles dont j'entends les plaintes désolées ?
Ô tête trop lourde, front en feu, mes yeux tristes
Ô pourpres avenir comme des améthystes
Trajectoires de vie que mon cœur va suivant
Comme un obus lancé qui traverse le vent.
La nuit est temps propice à celui qui soupire.
J'ai goûté le meilleur je vais goûter le pire,
Mais je t'aime ma Lou, comme on n'a pas aimé
Et quand tu seras vieille, Enfant, mon cœur, mon âme
Souviens-toi quelquefois de moi

FLÈCHE SAIGNANTE

Je porte au cœur une blessure ardente
elle me vient de toi ma Lou
LOU M'A PERCÉ le cœur
J'ai le cœur percé
c'est Lou
J'aime Lou

Adieu mon Lou chéri, je t'aime infiniment
Si je pars avant de t'avoir revue
Je t'enverrai mon adresse
Et tu m'écriras si tu veux
Adieu, mon Lou, je baise tes cheveux
Adieu, mon Lou, Adieu

*



* Nîmes, le 25 mars 1915 — FACTION

Je pense à toi, ma Lou, pendant la faction
J'ai ton regard là-haut en clignements d'étoiles
Tout le ciel, c'est ton corps, chère conception
De mon désir majeur qu'attisent les rafales
Autour de ce soldat en méditation

Amour, vous ne savez ce que c'est que l'absence
Et vous ne savez pas que l'on s'en sent mourir.
Chaque heure infiniment augmente la souffrance.
Et quand le jour finit on commence à souffrir
Et quand la nuit revient la peine recommence

J'espère dans le Souvenir, ô mon Amour
Il rajeunit, il embellit, lorsqu'il s'efface.
Vous vieillirez, Amour, vous vieillirez un jour.
Le Souvenir au loin sonne du cor de chasse
Ô lente, lente nuit, ô mon fusil si lourd

*

* Nîmes, le 29 mars 1915 — LA CEINTURE

LA MUSE

Depuis longtemps déjà je t'ai laissé tout seul
Cependant me voici t'apportant mon mensonge
Poète, sois joyeux, tu sembles un linceul;
Regarde-moi, c'est moi, je ne suis pas un songe



ARMIA POLSKA WE FRANCJI
POLISH ARMY IN FRANCE
CENTRUM REKRUTACYJNE
RECRUITING CENTER



avec toi, j'ai tout et vaincu sur la Mer du Nord.
mon frère,
l'offensive de la paix blanche ou l'aviation ton ton ton
tu dois tenir et vaincre, sois fier et malin.
Méfie-toi de l'hypocrisie boche.

LE POÈTE

Ô muse, je tremblais de ne plus te revoir
Voici ton doux regard, voici ta robe ouverte
Et ta ceinture enfin qui me fait concevoir
Un exquis dénouement devant cette mer verte

L'AMOUR

Va, te t'excite pas pas ta Muse qui revient
Ne t'aime maintenant plus qu'à travers l'espace
Mais prends-lui deux baisers comme un suprême bien
Et sois content surtout, puisque tout lasse et passe

LE POÈTE

Mais, Amour, tu sais bien que je suis maladroit
Dérobe sa ceinture en m'en fais ma couronne
Je me contenterai de penser à l'endroit
Où pressait ce ruban sur sa belle personne

LA MUSE

Poète, me voici, j'ai deux baisers pour toi
Je t'aimerais toujours d'un amour platonique
Mais toi tu m'appartiens, je suis ta seule loi
Et reçois ma ceinture en un don magnifique

LE POÈTE

J'adore ta ceinture, ô Muse, mon amour
Elle est ronde comme le monde et ta mamelle
Elle est ouverte au centre ainsi ta bouche pour
Rire, et longue comme un vers à rime éternelle
Elle est mon art, elle est ma vie et ma douleur
Elle est l'illusion, elle est toute lumière
Elle la grande beauté, la multiple couleur





DEBOUT DANS LA TRANCHÉE
QUE L'AURORE ÉCLAIRE, LE SOLDAT
RÊVE À LA VICTOIRE ET À SON FOYER.
POUR QU'IL PUISSE ASSURER L'UNE
ET RETROUVER L'AUTRE,
SOUSCRIVEZ
AU 3^e EMPRUNT DE DÉFENSE NATIONALE

Et ma muse en second puisque part le première.
Elle est ta forme aussi car elle a pris ton corps
Elle a saisi ton corps comme une belle proie
Va-t'en, va-t'en là-bas vers les Ests et les Nords
Où t'entraînent l'Amour, la Bravoure et la Joie
Et quand je m'en irai là-bas ou bien ailleurs
Ma muse me suivra, ta ceinture idéale
Irréel arc-en-ciel aux sept belles couleurs
Qui décorent ce soir le ciel sur la mer pâle

LA MUSE

Adieu je pars, adieu tu m'attends à jamais
L'Amour s'impatiente et la nuit va descendre

LE POÈTE

Eh! que m'importe à moi, puisque moi je t'aimais
Ce soir, j'ai dénoué ta ceinture à jamais
Et toi tu n'as de moi pas même un brin de cendre

L'AMOUR

Espère dans l'Amour, Poète, il reviendra
Te ramener ta Muse avec sa robe ouverte
Ce que l'Amour a dit, Poète, il le fera
Adieu, la nuit descend et la mer n'est plus verte

LE POÈTE

Adieu, petit Amour, petit enfant ingrat.
Enfin, me voici seul dans la nuit incolore.
Toi, qui n'existes pas, CEINTURE, je t'adore.

*

* Nîmes, le 31 mars 1915

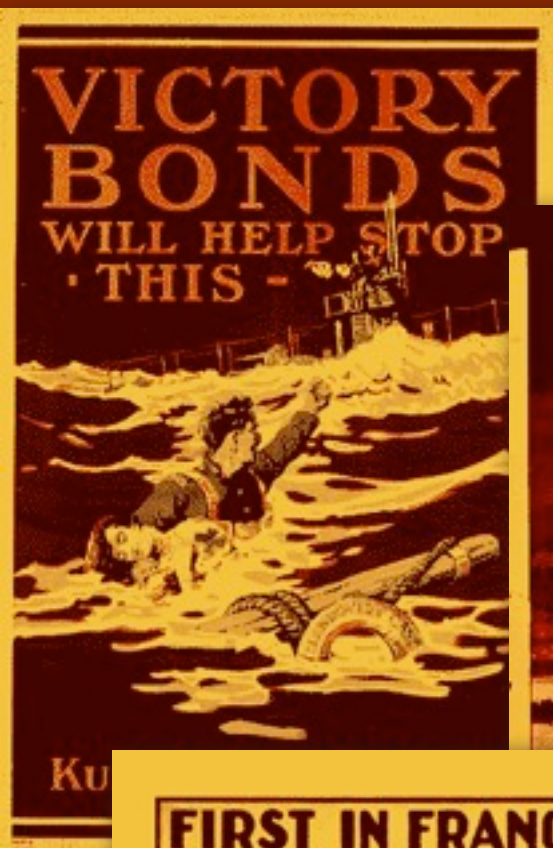
Et prends bien garde aux Zeppelins
Aux Zeppelins de toute sorte
Ceux des Boches sont pas malins
Ceux des Français sont bien plus pleins
Et prends bien garde aux Zeppelins
Chaque officier français en porte

* Nîmes, le 1 avril 1915

Ô naturel désir pour l'homme être roi
On est revêtu de la carte de son royaume
Les fleuves sont des épingles d'acier semblables à tes veines où roule
l'onde trompeuse de tes yeux
Le cratère d'un volcan qui sommeille mais n'est pas éteint
C'est ton sexe brun et plissé comme une rose sèche
Et les pieds dans la mer je fornique un golfe heureux
C'est ainsi que je l'aime la liberté
Et je veux qu'elle seule soit la loi des autres
Mais je suis l'ennemi des autres libertés

* entre Châtillon-sur-Seine et Chaumont, le 5 avril 1915 — TRAIN MILITAIRE

Nous marchons, nous marchons d'un immobile pas.
Nous buvons au bidon à la fin du repas
Le dernier arbre en fleurs qu'avant Dijon nous vîmes
(Car c'est fini les fleurs des environs de Nîmes,)
Était tout rose ainsi que tes seins virginaux.
Ma vie est démodée ainsi que les journaux
D'hier et nous aimons, ô femmes, vos images





Sommes dans nos wagons comme oiseaux en cages.
Te souvient-il encor du brouillard de Sospel ?
Une fillette avait ton vice originel...
Et notre nuit de Vence avant d'aller à Grasse ?
Et l'hôtel de Menton ?... Tout passe, lasse et casse...
Et quand tu seras vieille, ô ma jeune beauté
Lorsque l'hiver viendra après ton bel été,
Lorsque mon nom sera répandu sur la terre
En entendant nommer Guillaume Apollinaire
Tu diras « Il m'aimait » et t'enorgueilliras.
Allons ! ouvre ton cœur. Tu m'as ouvert tes bras.



Les souvenirs ce sont des jardins sans limite
Où le crapaud module un tendre cri d'azur.
La biche du silence éperdu passe vite.
Un rossignol meurtri par l'amour chante sur
Le rosier de ton corps où j'ai cueilli des roses.
Nos cœurs pendent ensemble au même grenadier
Dont les fleurs de grenade entre nos cœurs écloses
En tombant une à une ont jonché le sentier.



Les arbres courent fort, les arbres courent, courent
Et l'horizon vient à la rencontre du train.
Et les poteaux télégraphiques s'énamourent,
Ils bandent comme un cerf vers le beau ciel serein.
Ainsi beau ciel aimé, chère Lou que j'adore
Je te désire encore, ô paradis perdu.
Tous nos profonds baisers je me les remémore.
Il fait un vent tout doux comme un baiser mordu,
Après des souvenirs, des souvenirs encore...



* entre Bar-sur Aube et Troyes, le 5 avril 1915 — IL Y A

Il y a des petits ponts épatants
Il y a mon cœur qui bat pour toi
Il y a une femme triste sur la route
Il y a un beau petit cottage dans un jardin
Il y a six soldats qui s'amuse^{nt} comme des fous
Il y a mes yeux qui cherchent ton image
Il y a un petit bois charmant sur la colline
Et un vieux territorial pisse quand nous passons
Il y a un poète qui rêve au ptit Lou
Il y a un ptit Lou exquis dans ce grand Paris
Il y a une batterie dans une forêt
Il y a un berger qui paît ses moutons
Il y a ma vie qui t'appartient
Il y a mon porte-plume réservoir qui court, qui court
Il y a un rideau de peupliers délicat, délicat
Il y a toute ma vie passée qui est bien passée
Il y a des rues étroites à Menton où nous nous sommes aimés
Il y a une petite fille de Sospel qui fouette ses camarades
Il y a mon fouet de conducteur dans mon sac à avoine
Il y a des wagons belges sur la voie
Il y a mon amour
Il y a toute la vie
Je t'adore



* Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915

Ma Lou, je coucherai ce soir dans les tranchées
Qui près de nos canons ont été piochées.
C'est à douze kilomètres d'ici que sont
Ces trous où dans mon manteau couleur d'horizon
Je descendrai tandis qu'éclatent les marmites



Pour y vivre parmi nos soldats troglodytes.
Le train s'arrêtait à Mourmelon le Petit.
Je suis arrivé gai comme j'étais parti.
Nous irons tout à l'heure à notre batterie.
En ce moment je suis parmi l'infanterie.
Il siffle des obus dans le ciel gris du nord
Personne cependant n'envisage la mort.



Et nous vivrons ainsi sur les premières lignes
J'y chanterai tes bras comme les cols des cygnes
J'y chanterai tes seins d'une déesse dignes
Le lilas va fleurir. Je chanterai tes yeux
Où danse tout un chœur d'angelots gracieux.
Le lilas va fleurir, ô printemps sérieux !
Mon cœur flambe pour toi comme une cathédrale
Et de l'immense amour sonne la générale.
Pauvre cœur, pauvre amour ! Daigne écouter le râle
Qui monte de ma vie à ta grande beauté.
Je t'envoie un obus plein de fidélité
Et que t'atteigne, ô Lou, mon baiser éclaté



Mes souvenirs se sont ces plaines éternelles
Que virgules, ô Lou, les sinistres corbeaux
L'avion de l'amour a refermé ses ailes
Et partout à la ronde on trouve des tombeaux.



Et ne me crois pas triste et ni surtout morose
Malgré toi, malgré tout je vois la vie en rose
Je sais comment reprendre un jour mon petit Lou,
Fidèle comme un dogue, avec des dents de Loup;





Je suis ainsi, mon Lou mais plus tenace encore
Que n'est un aigle alpin sur le corps qu'il dévore.

☆

Quatre jours de voyage et je suis fatigué
Mais que je suis content d'être parti de Nîmes !
Aussi, mon Lou chéri, je suis gai, je suis gai
Et je ris de bonheur en t'écrivant ces rimes.

☆

Cette boue est atroce aux chemins détrempés.
Les yeux des fantassins ont des lueurs navrantes.
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Les amants vont mourir et mentent les amantes.

☆

J'entends le vent gémir dans les sombres sapins
Puis je m'enterrerai dans la mélancolie
Ô ma Lou, tes grands yeux étaient mes seuls copains.
N'ai-je pas tout perdu, puisque mon Lou m'oublie ?

☆

Dix-neuf cent quinze, année où tant d'hommes sont morts
Va-t'en, va-t'en aux Enfers des Furies
Jouons, jouons aux dés; les dés marquent les sorts
J'entends jouer aux dés les deux artilleries

☆

Adieu, petite amie, ô Lou mon seul amour
Ô mon esclave enfuie,
Notre amour qui connut le soleil, pas la pluie
Fut un instant trop court.





La mer nous regardait de son œil tendre et glauque
Et les orangers d'or
Fructifiaient pour nous. Ils fleurissent encor.
Et j'entends la voix rauque

Des canons allemands crier sur Mourmelon
— Appel de la tranchée. —
Ô Lou, ma rose atroce, es-tu toujours fâchée
Avec des yeux de plomb ?

☆

Ô Lou, Démone-Enfant aux baisers de folie
Je te prends pour toujours dans mes bras, ma jolie.

☆

Deux maréchaux des logis jouent aux échecs en riant.
Une diablesse exquise aux cheveux sanglants se signe à l'eau bénite.
Quelqu'un lime une bague avec l'aluminium qui se trouve dans la fusée
des obus autrichiens.
Un képi de fantassin met du soleil sur cette tombe.
Tu portes au cou ma chaîne et j'ai au bras la tienne
Ici, on sable le champagne au mess des sous-officiers.

Les Allemands sont là derrière les collines
Les blessés crient comme Ariane
O noms plaintifs des joies énormes
Rome, Nice, Paris, Cagnes Grasse Vence, Sospel Menton, Monaco, Nîmes
Un train couvert de neige apporte à Tomsk, en Sibérie, des nouvelles de la Champagne
Adieu, mon petit, Lou, adieu
Adieu, Le ciel a des cheveux gris

*



* Courmelois, le 8 avril 1915

Mon très cher petit Lou je t'aime,
Ma chère petite étoile palpitante je t'aime
Corps délicieusement élastique je t'aime
Vulve qui serre comme un casse-noisette je t'aime
Sein gauche si rose et si insolent, je t'aime,
Sein droit si tendrement rosé je t'aime
Mamelon droit couleur de champagne non champagnisé je t'aime
Mamelon gauche semblable à une bosse du front d'un petit veau qui
vient de naître je t'aime
Nymphes hypertrophiées par tes attouchements fréquents, je vous aime
Fesses exquisement agiles qui se rejettent bien en arrière je vous aime
Nombril semblable à une lune creuse et sombre je t'aime
Toison claire comme une forêt en hiver je t'aime
Aisselles duvetées comme un cygne naissant je vous aime
Chute des épaules adorablement pure je t'aime
Cuisse au galbe aussi esthétique qu'une colonne de temple antique je
t'aime
Oreilles ourlées comme de petits bijoux mexicains je vous aime
Chevelure trempée dans le sang des amours je t'aime
Pieds savants, pieds qui se raidissent je vous aime
Reins chevaucheurs, reins puissants, je vous aime
Taille qui n'a jamais connu le corset, taille souple je t'aime
Dos merveilleusement fait et qui s'est courbé pour moi je t'aime

Bouche, ô mes délices, ô mon nectar je t'aime
Regard unique regard-étoile je t'aime
Mains dont j'adore les mouvements je vous aime
Nez singulièrement aristocratique je t'aime
Démarche onduleuse et dansante je t'aime,
Ô petit Lou, je t'aime je t'aime, je t'aime et quand je le rajouterais encore, ce serait toujours le
même mot. C'est celui-là même, je t'aime.

*



* Courmelois, le 8 avril 1915

I

Le ciel est étoilé par les obus des Boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air à triples croches
Mais avez-vous le mot — Mais oui le mot fatal —
Aux créneaux, aux créneaux, laissez là les pioches.

On sonne GARDE À VOUS rentrez dans vos maisons
CŒUR obus éclaté qui sifflait sa romance
Je ne suis jamais seul, voici les deux caissons
Tous les dieux de mes yeux s'envolent en silence
Nous vous aimons ô Vie et nous vous agaçons

Les obus miaulaient un amour à mourir
Les amours qui s'en vont sont plus doux que les autres
Il pleut, Bergère, il pleut et le sang va tarir.
Les obus miaulaient. Entends chanter les nôtres
Pourpre Amour salué par ceux qui vont périr !

Le Printemps tout mouillé, la Veilleuse, l'Attaque
Il pleut, mon âme, il pleut, mais il pleut des yeux morts.
Ulysse, que de jours pour rentrer dans Ithaque !
Couche-toi sur la paille et songe un beau remords
Qui, PUR EFFET DE L'ART, soit aphrodisiaque.

II

Je t'écris, ô mon Lou, de la hutte en roseaux
Où palpitent d'amour et d'espoir neuf coeurs d'hommes
Les canons font partir leurs obus en monômes
Et j'écoute gémir la forêt sans oiseaux





Il était une fois en Bohême un poète
Qui sanglotait d'amour puis chantait au soleil
Il était autrefois la comtesse *Alouette*
Qui sut si bien mentir qu'il en perdit la tête,
En perdit sa chanson, en perdit le sommeil

Un jour elle lui dit « Je t'aime, ô mon poète »
Mais il ne la crut pas et sourit tristement
Puis s'en fut en chantant : « Tire-lire, *Alouette* »
Et se cachait au fond d'un petit bois charmant.

Un soir, en gazouillant son joli tire-lire
La comtesse *Alouette* arriva dans le bois :
« Je t'aime, ô mon poète, et je viens te le dire
« Je t'aime pour toujours. Enfin, je te revois !
« Et prends-la pour toujours, mon âme qui soupire »

Ô cruelle *Alouette* au coeur dur de vautour
Vous mentîtes encore au poète crédule.
J'écoute la forêt gémir au crépuscule.
La comtesse s'en fut et puis revint un jour :
« Poète, adore-moi, moi, j'aime un autre amour »

Il était une fois un poète en Bohême
Qui partit à la guerre on ne sait pas pourquoi.
Voulez-vous être aimé, n'aimez pas, croyez-moi !
Il mourut en disant : « Ma comtesse, je t'aime »
Et j'écoute à travers le petit jour si froid
Les obus s'envoler comme l'amour lui-même.

III

Te souviens-tu, mon Lou, de ce panier d'oranges
Douce comme l'amour qu'en ce temps-là nous fîmes
Tu me les envoyas un jour d'hiver à Nîmes
Et je n'osais manger ces beaux fruits d'or des anges.



Je les gardais longtemps pour les manger ensemble
Car tu devais me retrouver à Nîmes.
De mon amour vaincu les dépouilles opimes
Pourrissent. J'attendais. Mon coeur, la main me tremble !

Une petite orange était restée intacte
Je la pris avec moi quand à six nous partîmes
Et je l'ai retrouvée intacte comme à Nîmes,
Elle est toute petite et sa peau se contracte.

Et tandis que les obus passent, je la mange
Elle est exquise ainsi que mon amour de Nîmes
Ô soleil concentré, riche comme mes rimes
Ô savoureux amour, ô ma petite orange !

Les souvenirs sont-ils un beau fruit qu'on savoure ?
En mangeant, j'ai détruit mes souvenirs opimes.
Puisse-je t'oublier mon pauvre amour de Nîmes !
J'ai tout mangé : l'orange et la peau qui l'entoure.

Mon Lou, pense parfois à la petite orange
Douce comme l'amour, le pauvre amour de Nîmes,
Douce comme l'amour qu'en ce temps-là nous fîmes.
Il me reste une orange : un coeur, un coeur étrange.

IV

Tendres yeux éclatés de l'amante infidèle,
Obus mystérieux...
Si tu savais le nom du beau cheval de selle
Qui semble avoir tes yeux !

Car c'est Loulou, mon Lou, que mon cheval se nomme,
Un alezan brûlé,
Couleur de tes cheveux, cul rond comme une pomme,
Il est là tout sellé.





Il faut que je reçoive, ô mon Lou, la mesure
Exacte de ton doigt
Car je veux te sculpter une bague très pure
Dans un métal d'effroi.

* Courmelois, le 13 avril 1915 — AGENT DE LIAISON

Le 12 avril 1915 tormoha
L'ombre d'un homme et d'un cheval au galop se profile sur le mur
Ô sons Harmonie Hymne de la petite église bombardée tous les jours
Un harmonium y joue et l'on n'y chante pas
Mon cœur est comme l'horizon où tonne et se prolonge
La canonnade ardente de cent mille passions
Ah! miaulez. Ah! miaulez les chats d'enfer
Le 12 avril 1915
Ô ciel ô mon beau ciel gemmé de canonnades
Le ciel faisait le roue comme un phénix qui flambe
Paon lunaire rouant Ainsi-soit-il
On disait du soleil Mahomet Mahomet
Je suis un cri d'humanité
Je suis un silence militaire
Dans un bois de bouleaux de hêtres de noisetiers
Ensoleillé comme si un truteur y avait jeté ses banques
Je me suis égaré

Canonier n'entendez-vous pas ronfler deux avions boches
Mettez votre cheval dans le bois inutile de le faire repérer
Adieu mon bidet noir
Un pont d'osier et de roseaux un autre un autre
Une grenouille saute
Y a-t-il encore des petites filles qui sautent à la corde
Ah! petites filles Y a-t-il encore des petites filles
Le soleil caressait les mousses délicates
Un lièvre courageux levait le derrière



Ah! petites et grandes filles
Il vaut mieux être cocu qu'aveugle
Au moins on voit ses confrères
Enfermons-nous ensemble en mon âme
Ô mon amour chéri qui portes un masque aveugle
Une petite fille nue t'en souviens-tu
T'en souviens-tu
Étouffait une colombe blanche sur sa poitrine
Et me regardait d'un air innocent
Tandis que palpitait sa victime.
Soldat Te souviens-tu du soir Tu étais au théâtre
Dans la loge d'un ambassadeur
Et cette jeune femme pâle et glorieuse
Te branla pendant le spectacle
Dis-moi soldat dis-moi t'en souviens-tu
Te souviens-tu du jour où l'on te demanda la schlague
Devant la mer furieuse
Dis-moi Guillaume dis-moi t'en souviens-tu
Après les ponts le sentier Attention à la branche
Brisée
Ah! brise-toi mon cœur comme une trahison
Et voilà la Branche brisée
Un carré de papier blanc sur un buisson à droite
Où est le carré de papier blanc
Et me voici devant une cabane
Que procède un luxe florissant
De tulipes et de narcisses
À droite canonnier et suivez le sentier

Enfin je ne suis plus égaré

Plus égaré

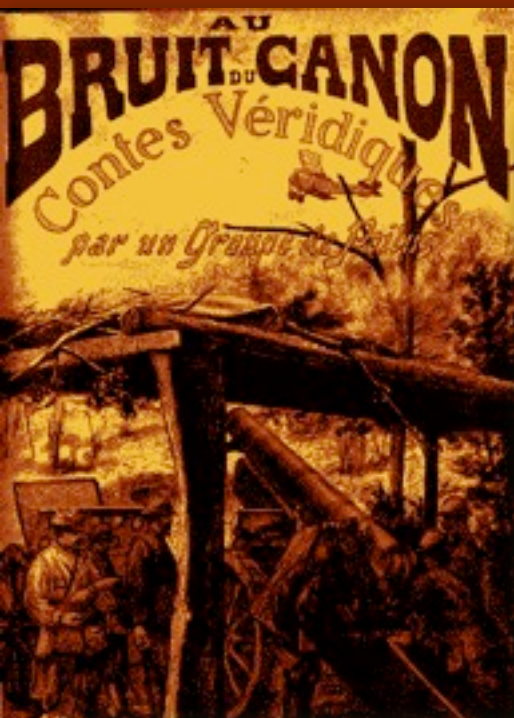
Plus égaré

Tu peux faire mon Lou tout ce que tu voudras

Tu ne me mettras plus mon Lou dans l'embarras

Une baïonnette dont ne sait si elle est boche française ou anglaise sert de tisonnier

Entends chanter les flammes dans la petite cabane



Tout près de la ferme aux Baisers
J'ai pris deux mamelons bien organisés !...
Mais, pour ça, je n'y compte guère,
Je n'aurai pas la Croix de Guerre !

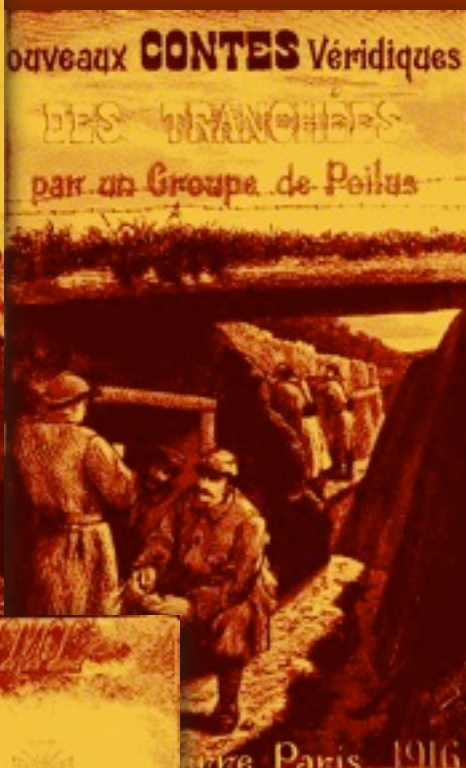
Vous avez un laissez-passer
Agent de liaison
Le mot
C'était c'était La Ville où Lou je t'ai connu
Ô Lou mon vice

LE 12 AVRIL 1915

Un agent de liaison traversait au galop un terrain découvert
Puis le soir venu il grava sur la bague
Gui aime Lou
Le 12 avril 1915 Tormoha Manitangène
Lamahona
Lamahonette
Un homme de ma batterie pêchait dans le canal
Y a partout des sentinelles
Baïonnette au canon devant le commandant d'armes
Je m'en fous amenez-moi votre lieutenant
Enfin je me tirai de cette infanterie
Je ne sais pas comment
Te souviens-tu du jour où cette fille sage
S'arracha quatre dents
Afin de te donner un précieux témoignage
De son amour ardent
L'ombre d'un cavalier et d'un cheval s'allonge sur le sol

La villa du Cafard est dans le bois X
Les chatons des noisetiers nuances les mousses
Et les lichens sont pâles
Comme les joues de Lou quand elle jouit
Quel prince du Bengale donne un feu d'artifice cette nuit
Et puis
Et puis
Et puis je t'aime

*



* Courmelois, le 14 avril 1915

Ô Lou, ma très chérie,
Faisons donc la féerie
De vivre en nous aimant
Étrangement
Et chastement

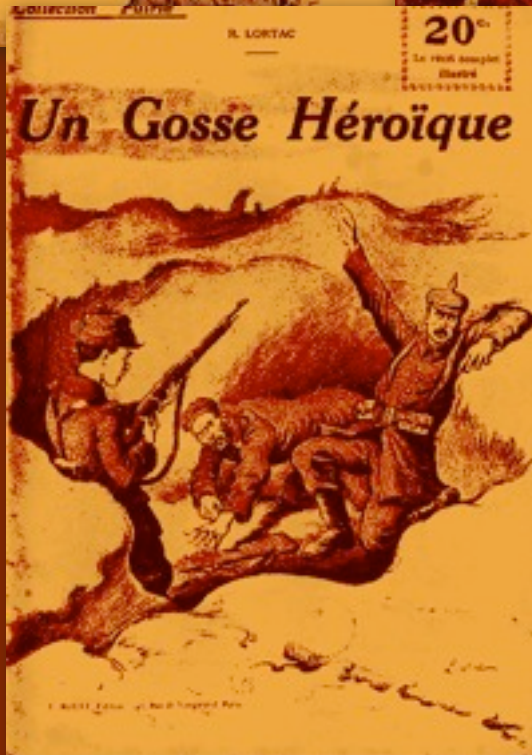
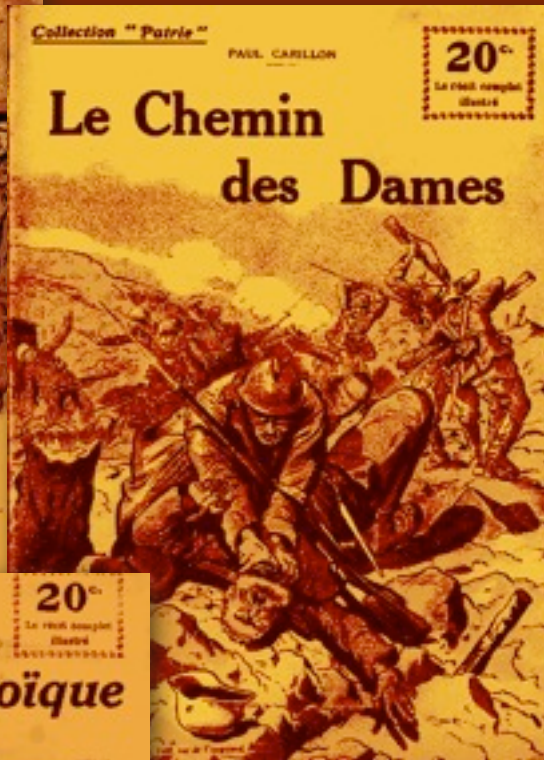
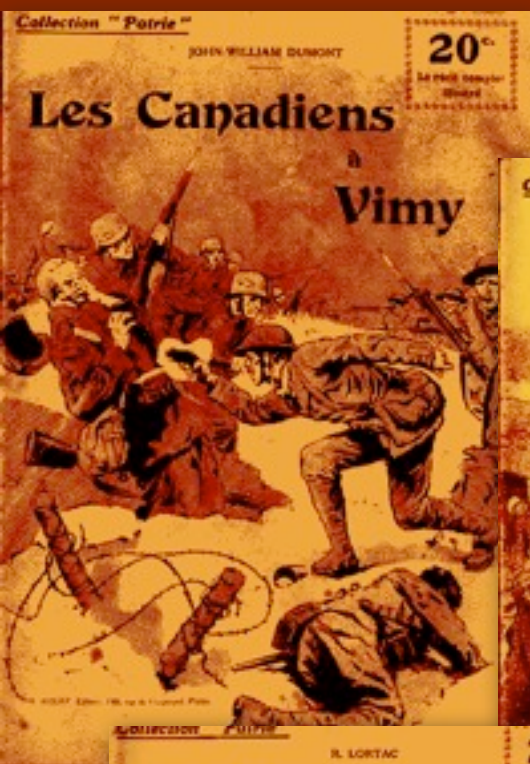
Nous ferons des voyages
Nous verrons des parages
Tout pleins de volupté,
Des ciels d'été
Et ta beauté !

Mes mains resteront pures
Mon cœur a ses blessures
Que tu me panseras
Puis dans mes bras
Tu dormiras

Par de jolis mensonges,
Des faux semblants, des songes
Tu feras qu'éveillé
Ait sommeillé
Émerveillé

Ce cerveau que je donne
Pour ta grâce, ô démons,
Ô pure nudité
De la *Clarté*
Du pâle été.

Ainsi, j'évoque celle
Qui te prendra ma belle
Par l'Art magicien
Très ancien
Que je sais très bien :



Les philtres, les pentacles
Les lumineux spectacles
T'apportent agrandis
Les paradis
Les plus maudits.

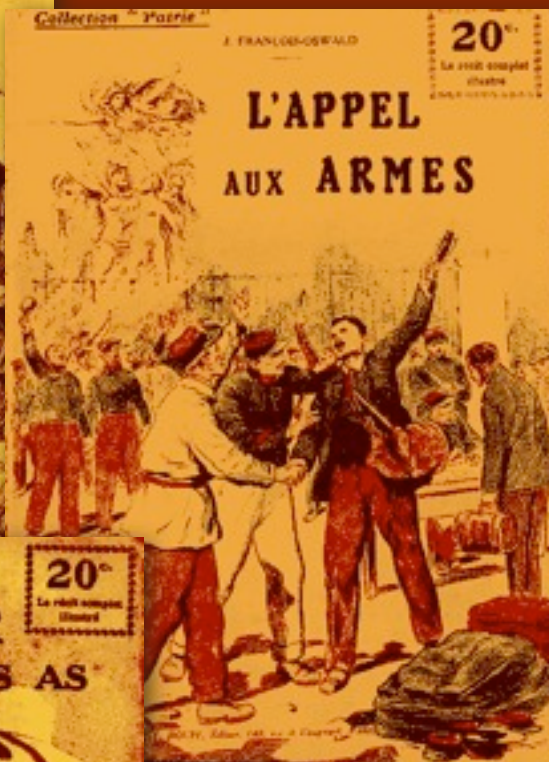
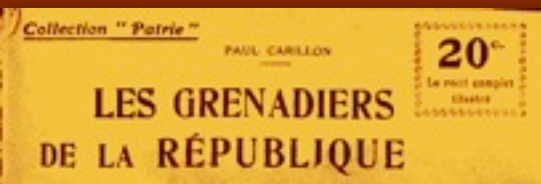
Nous aurons, je te jure,
Une volupté pure
Sans ces attouchements
Que font, déments,
Tous les amants

Et purs comme des anges
Nous dirons les louanges
De ta grande beauté
Dans ma *Clarté*
De Pureté.

Douce, douce est ma peine !
Ce soir je t'aime à peine
Mon cœur, fini l'hiver !
Il vient d'Enfer
Du feu, du fer.

J'ai charmé la blessure
De cette bouche impure !
Aime ma chasteté,
C'est la *Clarté*
De ta beauté.

*



* Courmelois, le 15 avril 1915

Mon cœur, j'ai regardé longtemps ce soir
Devant l'écluse
L'étoile, ô Lou, qui fait mon désespoir
Mais qui m'amuse

Ô ma tristesse et mon ardeur, Lou, mon amour
Les jours s'écoulent
Les nuits s'en vont comme s'en va le jour
Les nuits déroulent

Le chapelets sacrilège des obus boches.
C'est le printemps
Et les oiseaux partout font leurs bamboches.
On est contents

On est content au bord de la rivière
Dans la forêt
On est contents. La mort règne sur terre
Mais l'on est prêt.

On est près à mourir pour que tu vives
Dans le bonheur
Les obus ont brûlé les fleurs lascives
Et cette fleur

Qui poussait dans mon cœur et que l'on nomme
Le souvenir
Il reste bien de la fleur son fantôme
C'est le désir :

Il ne vient que la nuit quand je sommeille;
Vienne le jour
Et la forêt d'or s'ensoleille
Comme l'Amour !



Les nuages s'en vont courir les mondes
Quand irons-nous
Courir aussi tous deux les grèves blondes ?
Puis à genoux

Prier devant la vaste mer qui tremble
Quand l'oranger
Mûrit le fruit doré qui te ressemble
Et sans bouger

Écouter dans la nuit l'onde cruelle
Chanter la mort
Des matelots noyés en ribambelle.
Ô Lou, tout dort

J'écris tout seul à la lueur tremblante
D'un feu de bois
De temps en temps un obus se lamente
Et quelquefois

C'est le galop d'un cavalier qui passe
Sur le chemin
Parfois le cri sinistre de l'agace
Monte. Ma Main

Dans la nuit trace avec peine ces lignes
Adieu, mon cœur.
Je trace aussi mystiquement les signes
Du Grand Bonheur

Ô mon amour mystique, ô Lou, la vie
Nous donnera
La délectation inassouvie
On connaîtra

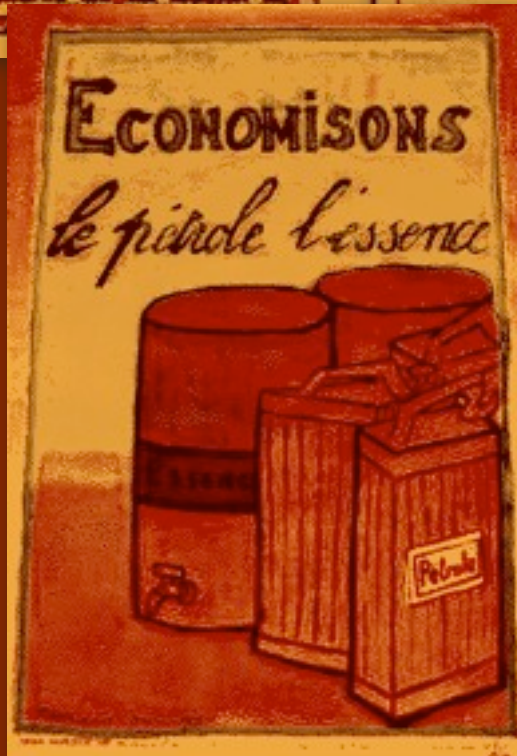
Un amour qui sera l'amour unique
Adieu mon cœur
Je vois briller cette étoile mystique
Dont la couleur

Est de tes yeux la couleur ambiguë
J'ai ton regard
Et j'en ressens une blessure aiguë
Adieu, c'est tard

* Courmelois, le 18 avril 1915

Mon loup, ma chérie Je t'envoie aujourd'hui la première pervenche
Ici, dans la forêt on a organisé des luttes entre les hommes
Ils s'ennuient d'être tout seuls, sans femme, faut bien les amuser le
dimanche
Depuis si longtemps qu'ils sont loin de tout ils savent à peine parler
Et parfois je suis tenté de leur montrer ton portrait pour que ces jeunes
mâles
Réapprennent en voyant ta photo
Ce que c'est que la beauté.
Mais cela c'est pour moi, c'est pour moi seul
Moi seul ai droit de parler à ce portrait qui pâlit
À ce portrait qui s'efface
Je le regarde parfois longtemps une heure, deux heures
Et je regarde aussi les 2 petits portraits miraculeux
Mon cœur
La bataille des aéros dure toujours
La nuit est venue
Quelle triste chanson font dans les nuits profondes
Les obus qui tournoient comme de petits mondes,
M'aimes-tu donc, mon cœur, et ton âme bien née
Veut-elle du laurier dont ma tête est ornée ?
J'y joindrai bien aussi de ces beaux myrtes verts
Couronne des amants qui ne sont pas pervers.
En attendant voici que le chêne me donne
Sa guerrière couronne

Et quand te reverrai-je, ô Lou, ma bien-aimée
Reverrai-je Paris et sa pâle lumière
Trembler les soirs de brume autour des réverbères
Reverrai-je Paris et les sourires sous les voilettes
Les petits pieds rapides des femmes inconnues
La tour de Saint Germain-des-Prés
La fontaine du Luxembourg





Et toi mon adorée, mon unique adorée
Toi mon très cher amour ?
Je t'aime tout plein
tout gentiment
Mon joli ptit Lou
et je t'embrasse

* Courmelois, le 19 avril 1915

Au soleil
J'ai sommeil !
Lou je t'aime
Mon poème
Te redit
Ce lundi
Que je t'aime
Lou, Loulou
Me regarde
Ce ptit loup
Se hasarde
À venir
Voir courir
Sur ma lettre
Le crayon.
Qui visite
Mon ptit Lou.
Vite vite
Je te quitte
Et vais vite
Sur Loulou

*

JOURNÉE DES RÉGIONS LIBÉRÉES



14 JUILLET 1916
JOURNÉE DE PARIS
AU PROFIT DES ŒUVRES DE GUERRE
DE L'HÔTEL DE VILLE



* Courmelois, le 20 avril 1915

Un rossignol en mal d'amour
Chante et rechante tour à tour
Sur le mode
Majeur
Puis le mode mineur
Et je voudrais qu'il prît le ton de l'ode
Afin de te chanter à ce déclin de jour
Ma très chère ptit Lou, ma très chère amour

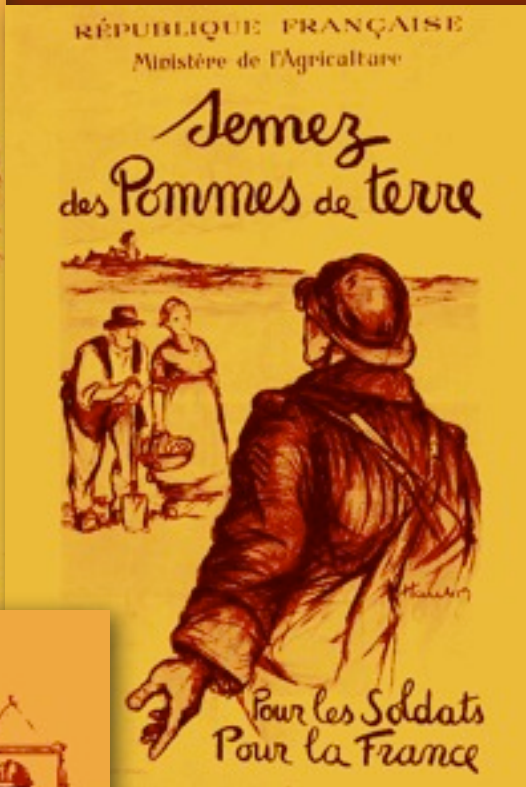
*

* SCÈNE NOCTURNE DU 22 AVRIL 1915

Gui chante pour Lou

Mon ptit Lou adoré Je voudrais mourir un jour que tu m'aimes
Je voudrais être beau pour que tu m'aimes
Je voudrais être fort pour que tu m'aimes
Je voudrais être jeune jeune pour que tu m'aimes

Je voudrais que la guerre recommençât pour que tu m'aimes
Je voudrais te prendre pour que tu m'aimes
Je voudrais te fesser pour que tu m'aimes
Je voudrais te faire mal pour que tu m'aimes
Je voudrais que nous soyons seuls dans une chambre d'hôtel à Grasse pour que tu m'aimes
Je voudrais que nous soyons seuls dans mon petit bureau près de la terrasse couchés sur le lit
de fumerie pour que tu m'aimes
Je voudrais que tu sois ma sœur pour t'aimer incestueusement
Je voudrais que tu eusses été ma cousine pour qu'on se soit aimés très jeunes
Je voudrais que tu sois mon cheval pour te chevaucher longtemps, longtemps
Je voudrais que tu sois mon coeur pour te sentir toujours en moi.



Je voudrais que tu sois le paradis ou l'enfer selon le lieu où j'aille
Je voudrais que tu sois un petit garçon pour être ton précepteur
Je voudrais que tu sois la nuit pour nous aimer dans les ténèbres
Je voudrais que tu sois ma vie pour être par toi seule
Je voudrais que tu sois un obus boche pour me tuer d'un soudain amour

Lilith et Proserpine (aux enfers)

Nous nous aimons sauvagement dans la nuit noire
Victimes de l'ascèse et produits du désespoir
Chauves-souris qui ont leurs anglais comme les femmes

Le Petit Lou

Faut pas parler comm' ça, on dit coulichonnette

Lilith

J'ai créé la mer Rouge contre le désir de l'homme

Proserpine

J'ai fait sortir de son lit le Léthé
J'en inonde le monde comme d'un hippomane

L'oiseau d'éternité du moutier de Heisterbach

Je suis l'éternité
Mort belle de la Beauté
Je mords la mirabelle de l'Été
Flambant Phénix de la Charité
Pélican de la prodigalité
Aigle cruel de la Vérité
Rouge-gorge de la sanglante clarté
Corbeau de la sombre bonté
Qu'est devenu le moine hébété



La prière

Abaissement qui élève
Le maître fut l'élève
Aimer n'être pas aimé
Fumée, belle fumée

La joie

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Je commande et mande
Je nais du mal à Samarcande
Mais il ne faut pas que j'attende

Le Remords

Toutes deux, appelez-moi votre père
Et l'Art est notre fils multiforme
Je m'ouvre la poitrine, Entrez ! c'est notre demeure
il y a une horloge qui sonne les heures

La 45e batterie du 38e

Les chevaux hennissent Éteignez les lumières
Les caissons sont chargés Empêchez les hommes de dormir
Entends miauler les tigres volants de la guerre

Gui

Je pense à toi ma lou et ne pense pas à dormir

Le Ptit Lou

Je suis dans ton dodo et de loin près de toi

Le monde ou bien Les gens du monde

Mon ptit Lou je veux te reprendre
Oublie tes soldats pour mes fêtes.

L'Avenir

Lou et Gui et vous Toutou faut que vous voyez tous trois
De merveilleux rivages



Une ville enchantée comme Cordoue
En Andalousie. Les gens simples séduits par votre cœur
Et votre fantaisie
Vous donneront des fleurs, des cannes à sucre
Vous pourrez voir encore plus loin si vous voulez
La nature des tropiques
Une ville blanche; à vingt minutes de la ville un petit pays sur la mer
avec de belles maisons dans des parcs
Vous louerez un palais où de toutes les fenêtres
Lou touchera les palmes avec ses mains
Les chevreaux, les ânes, les mules ravissantes
Comme des femmes
Et aussi expressives quand au regard seront avec vous

Gui

L'avenir m'intéresse et mon amour surtout
Mais l'art et les artistes futurs ne m'intéressent pas.
À Paris, il y aura la Seine
Et le regard de mon ptit Lou

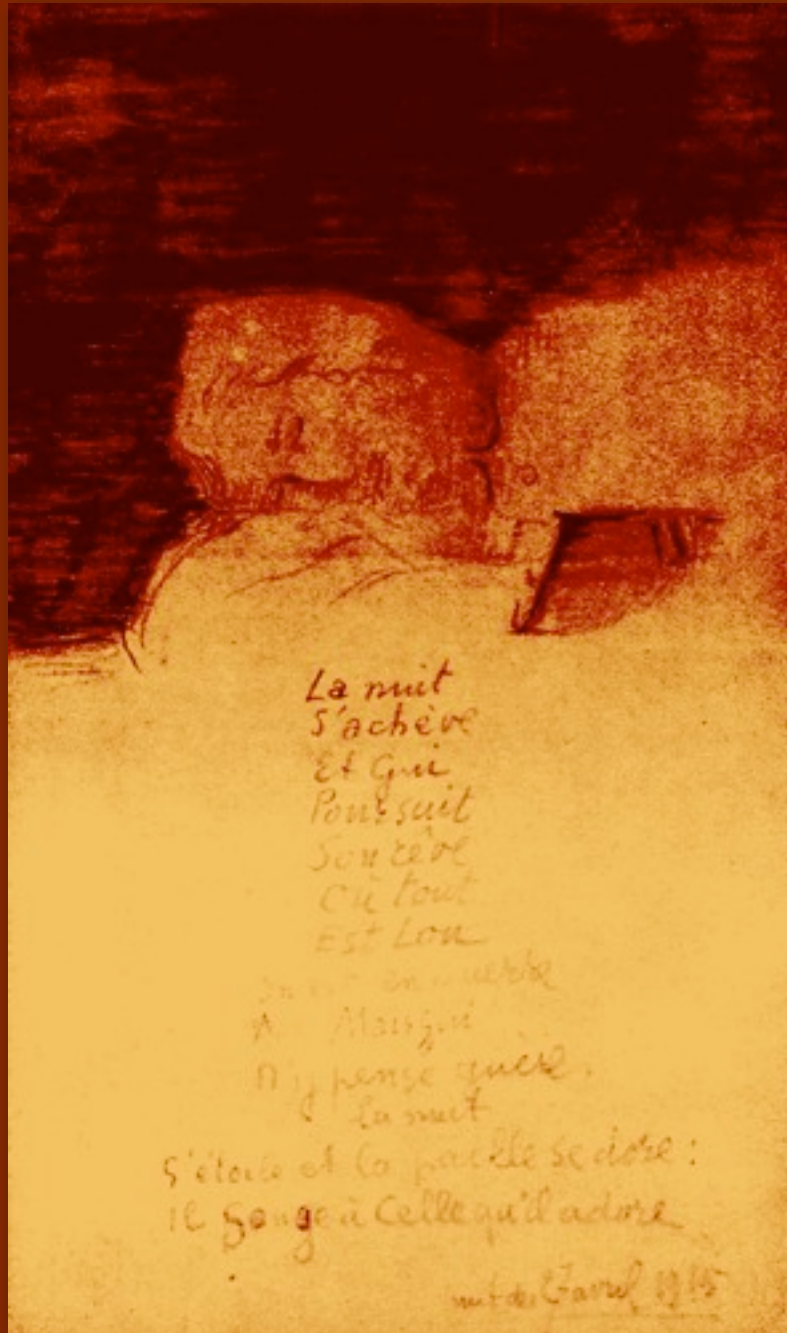
Chœur des jeunes filles mortes en 1913

Quand les belles furent au bois
Chacune tenait une rose
Et voilà qu'on revient du bois
N'avons plus rien entre les doigts

Et les jeunes gens de naguère
S'en vont ne se retournent pas
Ceux qui nous aimèrent naguère
Emportent la rose à la guerre

Ô mort mène-nous dans le bois
Pour retrouver la rose morte
Et le rossignol dans le bois
Chante toujours comme autrefois





✱ Courmelois, le 23 avril 1915

Amour-Roi
Dites-moi !
La si belle
Colombelle
Infidèle
Qu'on appelle
Petit Lou,
Dites, où
Donc est-elle
Et chez qui ?
— Mais, chez Gui

✱ Courmelois, le 27 avril 1915

La nuit
S'achève
Et Gui
Poursuit
Son rêve
Où tout
Est Lou
On est en guerre
Mais Gui
N'y pense guère.
La nuit
S'étoile et la paille se dore :
Il songe à Celle qu'il adore

Nuit du 27 avril 1915.



* Courmelois, le 28 avril 1915

Jolie bizarre enfant chérie
Je vois tes doux yeux langoureux
Mourir peu à peu comme un train qui entre en gare
Je vois tes seins, tes petits seins au bout rose
Comme ses perles de Formose
Que j'ai vendues à Nice avant de partir pour Nîmes
Je vois ta démarche rythmée de Salomé plus capricieuse
Que celle de la ballerine qui fit couper la tête au Baptiste
Ta démarche rythmée comme un acte d'amour
Et qui à l'hôpital auxiliaire où à Nice
Tu soignais les blessés
T'avait fait surnommer assez justement la chaloupeuse
Je vois tes sauts de carpe aussi la croupe en l'air
Quand sous la schlague tu dansais une sorte de kolo
Cette danse nationale de la Serbie

☆

Jolie bizarre enfant chérie
Je sens ta pâle et douce odeur de violette
Je sens la presque imperceptible odeur de muguet de tes aisselles
Je sens l'odeur de fleur de marronnier que le mystère de tes jambes

Répand au moment de la volupté
Parfum presque nul et que l'odorat d'un amant
Peut seul et à peine percevoir
Je sens le parfum de rose rose très douce et lointaine
Qui te précède et te suit, ma rose

☆

Jolie bizarre enfant chérie
Je touche la courbe singulière de tes reins



Je suis des doigts ces courbes qui te font faite
Comme une statue grecque d'avant Praxitèle
Et presque comme une Ève des cathédrales
Je touche aussi la toute petite éminence si sensible
Qui est ta vie vie même au suprême degré
Elle annihile en agissant ta volonté tout entière
Elle est comme le feu dans la forêt
Elle te rend comme un troupeau qui a le tournis
Elle te rend comme un hospice de folles
Où le directeur et le médecin-chef deviendraient
Déments eux-mêmes
Elle te rend comme un canal calme changé brusquement
En une mer furieuse et écumeuse
Elle te rend comme un savon satiné et parfumé
Qui mousse soudain dans les mains de qui se lave

☆

Jolie bizarre enfant chérie
Je goûte ta bouche ta bouche sorbet à la rose
Je la goûte doucement
Comme un khalife attendant avec mépris les Croisés
Je goûte ta langue comme un tronçon de poulpe
Qui s'attache à vous de toutes les forces de ses ventouses

Je goûte ton haleine plus exquise que la fumée
Tendre et bleue de l'écorce du bouleau
Ou d'une cigarette de Nestor Gianaklis
Ou cette fumée sacrée si bleue
Et qu'on ne nomme pas

☆

Jolie bizarre enfant chérie
J'entends ta voix qui me rappelle
Un concert de bois, musette hautbois, flûtes
Clarinettes, cors anglais



Lointain concert varié à l'infini
Tu te moques parfois et il faut qu'on rie
Ô ma chérie
Et si tu parles gentiment
C'est le concert des anges
Et si tu parles tristement, c'est une satane triste
Qui se plaint
D'aimer en vain un jeune saint si joli
Devant son nimbe vermeil
Et qui baisse doucement les yeux
Les mains jointes
Et qui tient comme une verge cruelle
La palme du martyr

☆

Jolie bizarre enfant chérie
Ainsi les cinq sens concourent à te créer de nouveau
Devant moi
Bien que tu sois absente et si lointaine
Ô prestigieuse,
Ô ma chérie miraculeuse
Mes cinq sens te photographie en couleurs
Et tu es là tout entière
Belle

Câline
Et si voluptueuse
Colombe, jolie, gracieuse colombe
Ciel changeant, ô Lou, ô Lou
Mon adoré
Chère, chère bien-aimée
Tu es là
Et je te prends toute
Bouche à bouche
Comme jadis
Jolie bizarre enfant chérie

✱ Courmelois, le 11 mai 1915 — RÊVERIE

Ici-bas tous les lilas meurent
Je rêve aux printemps qui demeurent
Toujours
Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours...
Je rêve au baisers qui demeurent
Toujours

Poème du ptit Lou

I

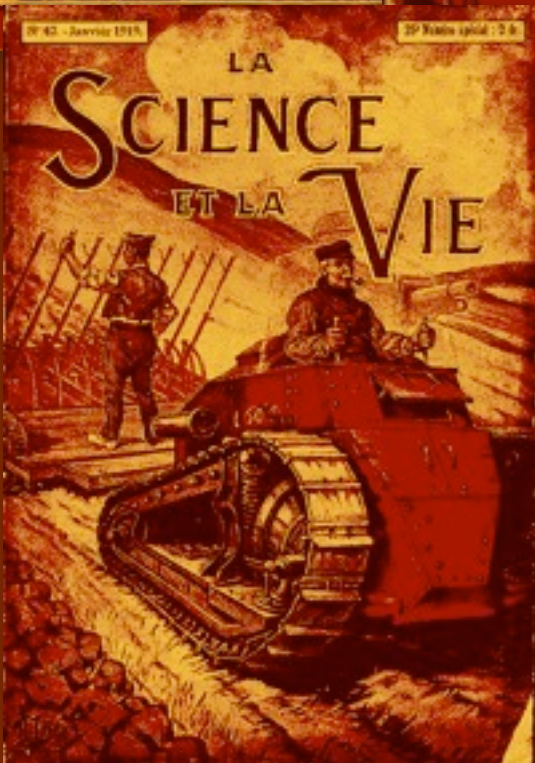
Le vrai, mon Enfant, c'est ton Rêve...
Tout meurt, mon Coeur, la joie est brève
Ici ;
Mais celui que Amour élève
Est délivré de ce souci :
Pour lui, toujours dure le Rêve
Ici...

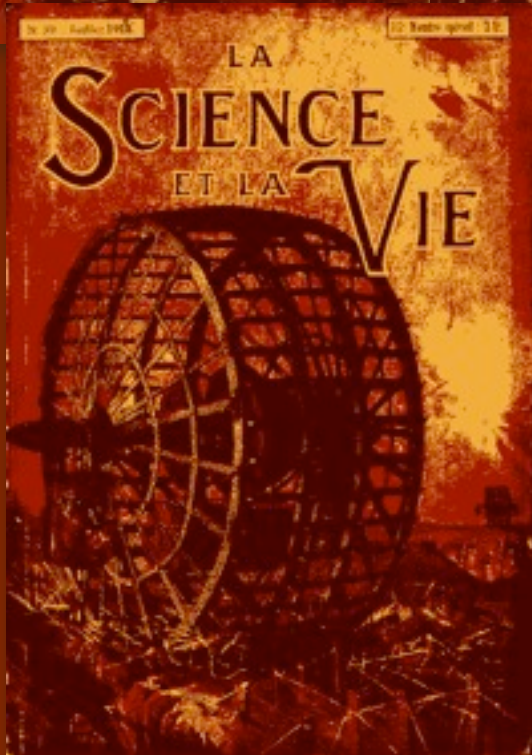
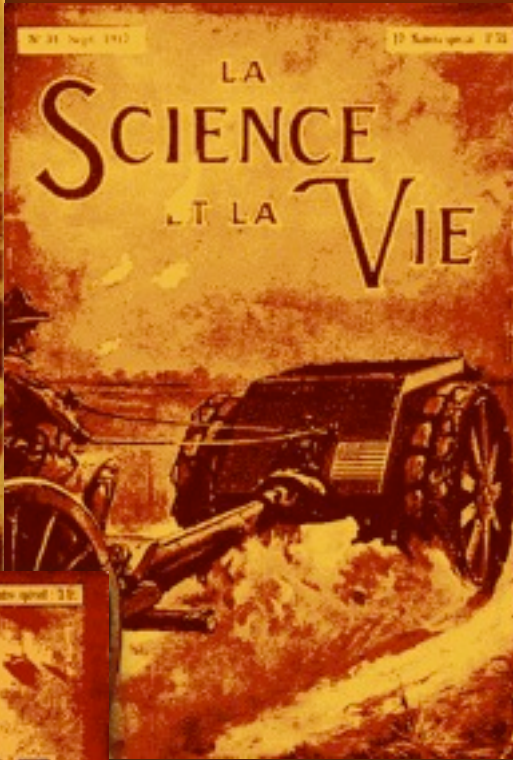
Amours passés, fleur qui se fane :
Illusion pour le profane,
Mais nous

Broutons la Rose comme l'Âne,
Rose qui jamais ne se fane
Pour nous...

II

Un seul bouleau crépusculaire
Sur le mont bleu de ma Raison...
Je prends la mesure angulaire
Du cœur à l'âme et l'horizon...





C'est le galop des souvenirs
Parmi les lilas des beaux yeux
Et les canons des indolences
Tirent mes songes vers les cieux

III

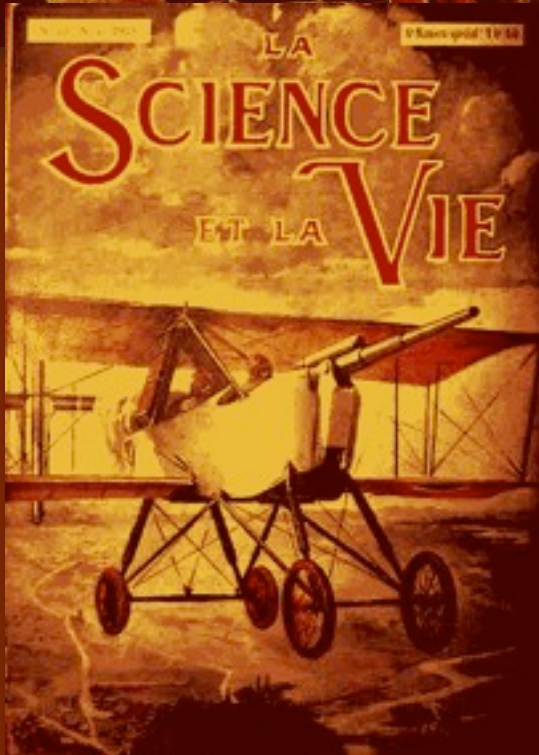
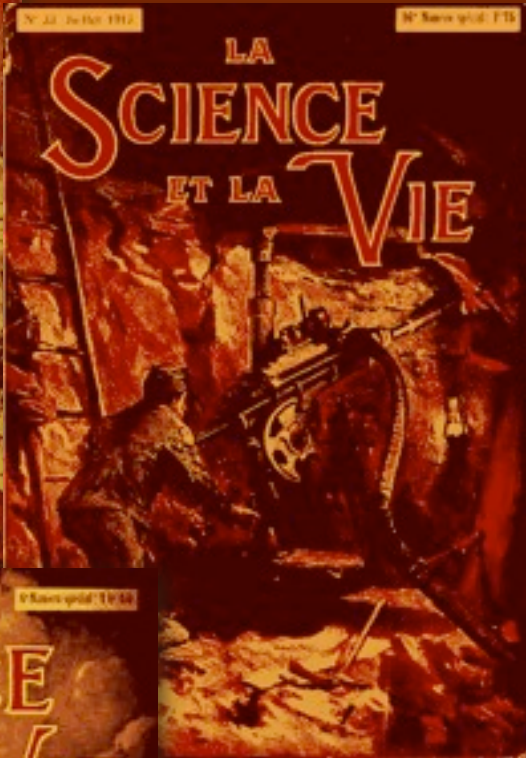
Ton amour, ma chérie, m'a fait presque infini
Sans cesse tu épuises mon esprit et mon cœur
Et me rend faible comme une femme
Puis comme la source emplît la fontaine
Ton amour m'emplît de nouveau
De tendre amour, d'ardeur et de force infinie

IV

C'était un temps béni nous étions sur les plages
— Va-t'en de bon matin pieds nus et sans chapeau —
Et vite comme va la langue d'un crapaud
Se décollaient soudain et collaient les collages

Dis, l'as-tu vu Gui au galop
Du temps qu'il était militaire
Dis, l'as-tu vu Gui au galop
Du temps qu'il était artillier
À la guerre ?

C'était un temps béni : le temps du vaguemestre
— on est bien [plus] serré que dans un autobus —
Et des astres passaient que singeaient les obus
Quand dans la nuit survint la batterie équestre



Dis, l'as-tu vu Gui au galop
Du temps qu'il était militaire
Dis l'as-tu vu Gui au galop
Du temps qu'il était artiflot
À la guerre

C'était un temps béni : jours vagues et nuits vagues,
Les marmites donnaient aux rondins des cagnats
Quelques aluminium où tu t'ingénias
À limer jusqu'au soir d'in vraisemblables bagues

Dis, l'as-tu vu, etc.

*Mon Lou adoré, le vaguemestre est là, je t'adore, te désire
te prends toutes de toutes mes forces, t'aime t'aime, t'aime
ma chérie, mon petit garçon pas sage chéri, prends-moi
dans tes petits bras, vive la France et mon ptit Lou*

* Courmelois, le 12 mai 1915

Je rêve de revoir mon ptit Lou pour toujours
Ô nuances des frondaisons pendants les matins lourds
Creux où joue le jour comme aux cassures d'un velours

Ô temps, souffre qu'en moi-même je retourne en arrière
Dans les commencements de cette longue guerre
Voici la mer et les palmiers
Et cette grande place où tu la vis naguère
Sous son grand canotier

Ô temps, reviendra-t-il le temps où nos deux âmes
Comme deux avions ennemis se rencontreront
Pour l'idéal combat où mon Lou tu réclames
La verge d'Aaron.



Puisque tu es, cœur éternel : La FEMME
Et que je te connais
Onde qui fuit, porte sur rien, insaisissable flamme
Ou gamin pied de nez

Ou bien, ô mon cher cœur, tu es cette musique
Qui monte nuit et jour du creux des bois profonds
Et tes bras blancs levés en geste prophétique
Annoncent ce que font

Et tout ce que feront les longs troupes des hommes
Vénus sous ton regard chargé de volupté
Te crier leur Désir, dire ce que nous sommes
Et ce qu'avons été

Puis s'en aller mourir par le matin livide
Afin que tes beaux yeux aient le droit de choisir
L'esclave le plus beau pour orner ton lit vide
Afin de t'assouvir.

Et sans aller mourir par le matin livide
Afin que ton caprice ait le droit de choisir
L'esclave encor plus beau pour orner le lit vide
Selon ton bon plaisir

Ô Lou, je te revois sur la grande-place à Nice
Dans le matin ambré...
Un obus vient mourir sur le canon factice
Que les boches ont repéré.

*



* Courmelois, le 13 mai 1915 — EN ALLANT CHERCHER DES OBUS

Toi qui précèdes le long convoi qui marche au pas
Dans la nuit claire...
Les testicules pleins, le cerveau tout empli d'images neuves...
Le sergent des riz pain de sel qui jette l'épervier dans le canal bordé de
tilleuls...
L'âme exquise de la plue Jolie me parvient dans l'odeur soudaine des
lilas qui déjà tendent à défleurir dans les jardins abandonnés

☆

Des Bobosses poudreux reviennent des tranchées blanches comme
les bras de l'Amour

☆

Je rêve de t'avoir nuit et jour dans mes bras
Je respire ton âme à l'odeur des lilas

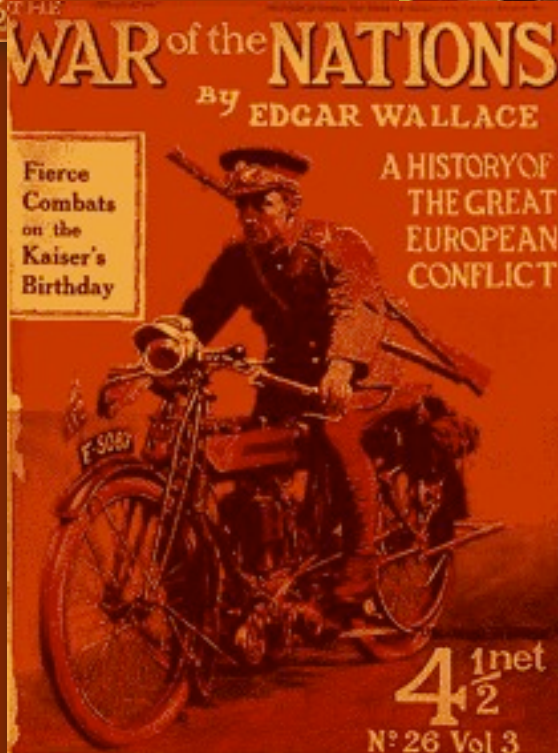
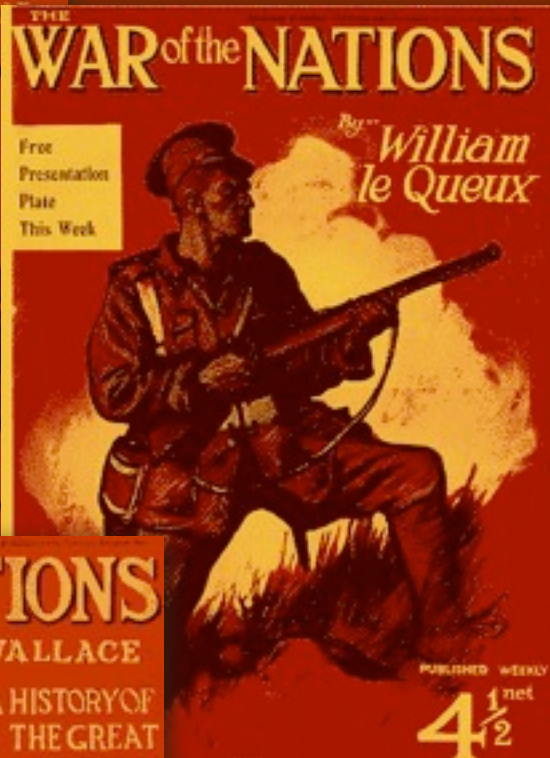
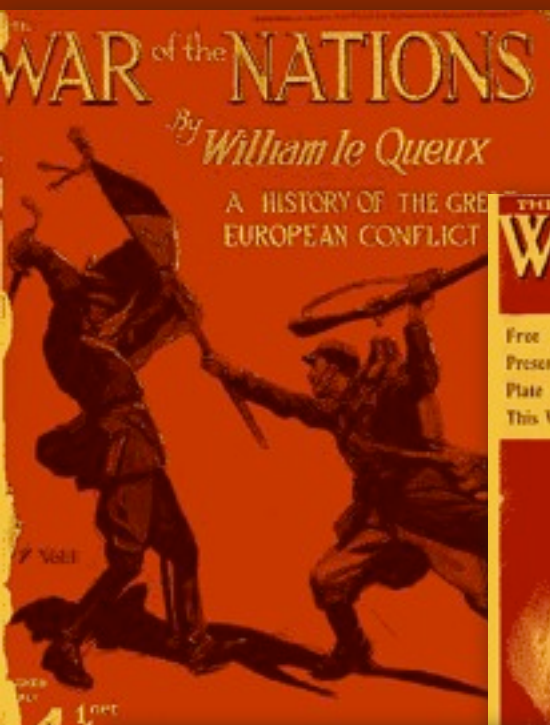
☆

Ô Portes de ton corps
Elles sont neuf et je les ai toutes ouvertes
O Portes de ton corps
Elles sont neuf et pour moi se sont toutes refermées

☆

À la première porte
La Raison Claire est morte
C'était, t'en souviens-tu le premier jour à Nice
Ton oeil de gauche ainsi qu'une couleuvre glisse
Jusqu'à mon coeur
Et que se rouvre encore la porte de ton regard de gauche





À la seconde porte
Toute ma force est morte
C'était t'en souviens-tu dans une auberge à Cagnes
Ton oeil de droite palpitait comme mon coeur
Tes paupières battent comme dans la brise battent les fleurs
Et que se rouvre encore la porte de ton regard de droite

À la troisième porte
Entends battre l'aorte
Et toutes mes artères gonflées par ton seul amour
Et que se rouvre encore la porte de ton oreille de gauche

À la quatrième porte
Tous les printemps m'escortent
Et l'oreille tendue entends du bois joli
Monter cette chanson de l'amour et des nids
Si triste pour les soldats qui sont en guerre
Et que se rouvre encore la porte de ton oreille de droite

À la cinquième porte
C'est ma vie que je t'apporte
C'était t'en souviens-tu dans le train qui revenait de Grasse
Et dans l'ombre, tout près, tout bas
Ta bouche me disait
Des mots de damnation si pervers et si tendres
Que je me demande, ô mon âme blessée

Comment alors j'ai pu sans mourir les entendre
Ô mots si doux, si forts que quand j'y pense il me semble que je les touche
Et que s'ouvre encore la porte de ta bouche

☆

À la sixième porte
Ta gestation de putréfaction, ô Guerre, avorte
Voici tous les printemps avec leurs fleurs
Voici les cathédrales avec leur encens



Voici tes aisselles avec leur divine odeur
Et tes lettres parfumées que je sens
Pendant des heures
Et que se rouvre encore la porte de ta narine de gauche

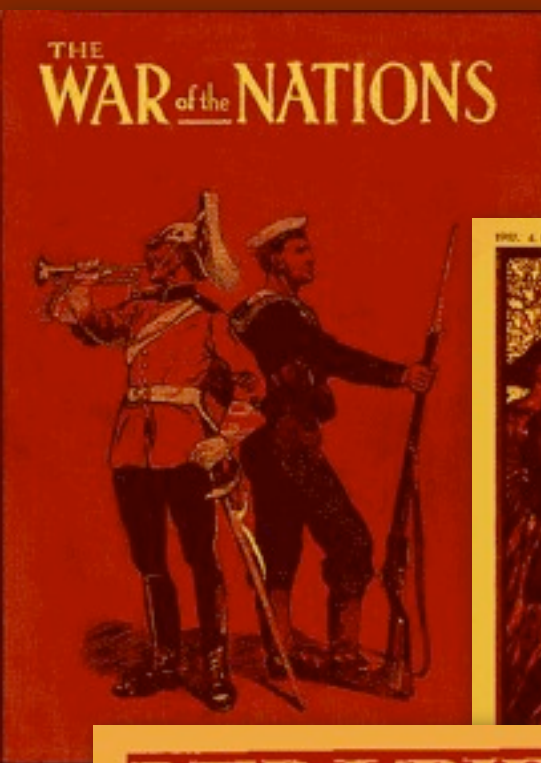
À la septième porte
Ô parfums du passé que le courant d'air emporte
Les effluves salins donnaient à tes lèvres le goût de la mer
Odeur marine, odeur d'amour; sous nos fenêtres mourait la mer
Et l'odeur des orangers t'enveloppait d'amour
Tandis que dans mes bras tu te pelotonnais
Quiète et coïte
Et que se rouvre encore la porte de ta narine de droite

À la huitième porte
Deux anges joufflus veillent sur les roses tremblantes qui supportent
Le ciel exquis de ta taille élastique
Et me voici armé d'un fouet fait de rayons de lune
Les amours couronnés de jacinthe arrivent en troupe
Et que se rouvre encore la porte de ta croupe

À la neuvième porte
Il faut que l'amour même en sorte
Vie de ma vie
Je me joins à toi pour l'éternité

Et par l'amour parfait et sans colère
Nous arriverons dans la passion pure ou perverse
Selon ce qu'on voudra
À tout savoir à tout voir, à tout entendre
Je me suis renoncé dans le secret profond de ton amour
Ô porte ombreuse, ô porte de corail vivant
Entre les deux colonnes de perfection
Et que se rouvre encore la porte que tes mains savent si bien ouvrir

*



* Courmelois, mi-mai 1915 — L'AMOUR, LE DÉDAIN ET L'ESPÉRANCE

Je t'ai prise contre ma poitrine comme une colombe qu'une petite fille
étouffe sans le savoir
Je t'ai prise avec toute ta beauté ta beauté plus riche que tous les
placers de la Californie ne le furent au temps de la fièvre de l'or
J'ai empli mon avidité sensuelle de ton sourire, de tes regards, de tes
frémissements
(J'ai eu à moi, à ma disposition ton orgueil même quand je te tenais
courbée et que tu subissais ma puissance et ma domination)
J'ai cru prendre tout cela, ce n'était qu'un prestige
(Et je demeure semblable à Ixion après qu'il eut fait l'amour avec le
fantôme de nuées fait à la semblance de celle qu'on appelle Héra
ou bien Junon l'invisible.
Et qui peut prendre, qui peut saisir des nuages ? qui peut mettre la main
sur un mirage ? et qu'il se trompe celui-là qui croit emplir ses bras
de l'azur céleste !
J'ai bien cru prendre toute ta beauté et je n'ai eu que ton corps
Le corps hélas n'a pas l'éternité
Le corps a la fonction de jouir mais il n'a pas l'amour
Et c'est en vain maintenant que j'essaie d'étreindre ton esprit
Il fuit, il me fuit de toutes parts comme un noeud de couleuvres qui se
dénoue
Et tes beaux bras sur l'horizon lointain sont des serpents couleur
d'aurore qui se lovent en signe d'adieu
Je reste confus, je demeure confondu
Je me sens las de cet amour que tu dédaignes
Je suis honteux de cet amour que tu méprises tant

Le corps ne va pas sans l'âme
Et comment pourrais-je espérer rejoindre ton corps de naguère puisque ton âme était si éloignée
de moi
Et que le corps a rejoint l'âme
Comme font tous les corps vivants
Ô toi que je n'ai possédée que morte !)



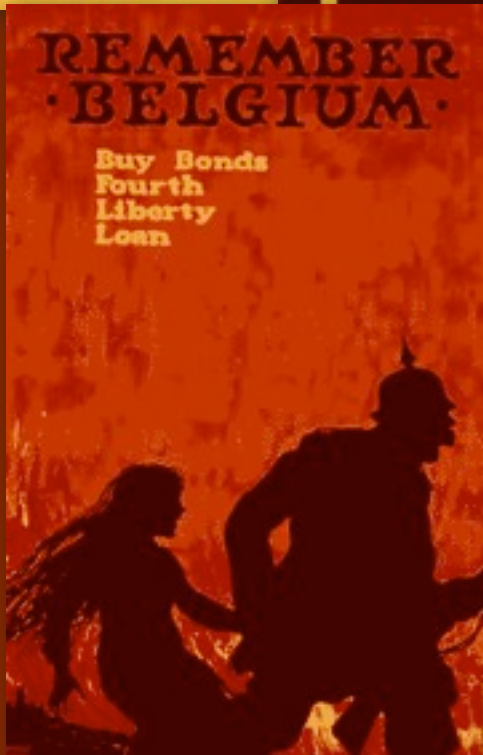
Et malgré tout, cependant que parfois je regarde au loin si vient le
vaguemestre
Et que j'attends comme un délice ta lettre quotidienne mon cœur bondit
comme un chevreuil lorsque je vois venir le messenger
Et j'imagine alors des choses impossibles puisque ton cœur n'est pas
avec moi
Et j'imagine alors que nous allons nous embarquer, tous deux, tout
seuls peut-être trois, et que jamais personne au monde ne saurait
rien de notre cher voyage vers rien, mais vers ailleurs et pour
toujours
Sur cette mer plus bleue encore, plus bleue que tout le bleu du monde
Sur cette mer où jamais l'on ne crierait : « Terre ! »
Pour ton attentive beauté mes chants plus purs que toutes les paroles
monteraient plus libres encore que les flots
Est-il trop tard, mon cœur, pour ce mystérieux voyage ?
La barque nous attend, c'est notre imagination
Et la réalité nous rejoindra un jour
Si les âmes se sont rejointes
Pour le trop beau pèlerinage...



Allons, mon cœur d'homme la lampe va s'éteindre
Verses-y ton sang.
Allons, ma vie, alimente cette lampe d'amour
Allons, canons, ouvrez la route,
Et qu'il arrive enfin le temps victorieux, le cher temps du retour



Je donne à mon espoir mes yeux, ces pierreries
Je donne à mon espoir mes mains, palmes de victoire
Je donne à mon espoir mes pieds, chars de triomphe
Je donne à mon espoir ma bouche, ce baiser
Je donne à mon espoir mes narines qu'embaument les fleurs de la mi-mai



Je donne à mon espoir mon cœur en ex-voto
Je donne à mon espoir tout l'avenir qui tremble comme une petite lueur
au loin dans la forêt

* Courmelois, le 15 mai 1915 — LES ATTENTIVES

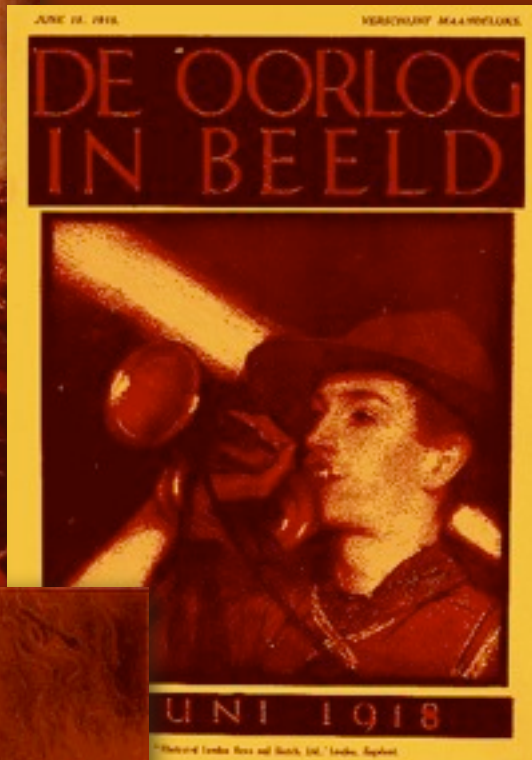
Celui qui doit mourir ce soir dans les tranchées
C'est un petit soldat dont l'œil indolemment
Observe tout le jour aux créneaux de ciment
Les Gloires qui de nuit y furent accrochées...
Celui qui doit mourir ce soir dans les tranchées
C'est un petit soldat mon frère et mon amant !

Et puisqu'il doit mourir je veux me faire belle
Je veux de mes seins nus allumer les flambeaux,
Je veux de mes grands yeux fondre l'étang qui gèle
Et mes hanches, je veux qu'elles soient des tombeaux
Car puisqu'il doit mourir je veux me faire belle
Dans l'Inceste et la Mort, ces deux gestes si beaux

Les vaches du couchant meuglent toutes leurs roses
L'Aile de l'oiseau bleu m'évente doucement
C'est l'heure de l'Amour aux ardentes névroses
C'est l'heure de la Mort et du dernier serment
Celui qui doit périr comme meurent les roses
C'est un petit soldat mon frère et mon amant.

Mais, Madame écoutez-moi donc
Vous perdez quelque chose
– C'est mon cœur, pas grand-chose
Ramassez-le donc

Je l'ai donné je l'ai repris
Il fut là-bas dans les tranchées
Il est ici... j'en ris, j'en ris
Des belles amours que la mort a fauchées



L'espoir flambe ce soir comme un pauvre village
Et qu'importe le Bagne ou bien le Paradis
L'amour qui surviendra me plaira davantage
Et mes yeux, sont-ce pas de merveilleux bandits.

Puis quand malgré l'amour, un soir je serai vieille
Je me rappellerai la mer, les orangers
Et cette pauvre croix sous laquelle sommeille
Un cœur parmi des cœurs que la gloire a vengés



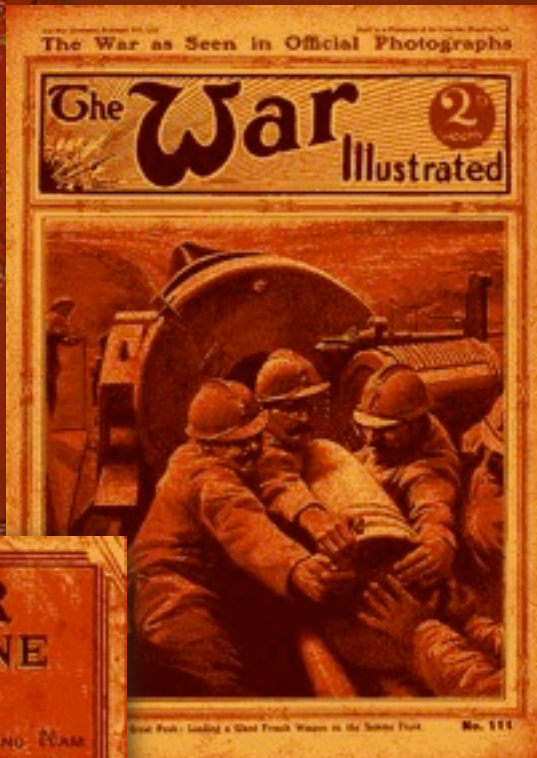
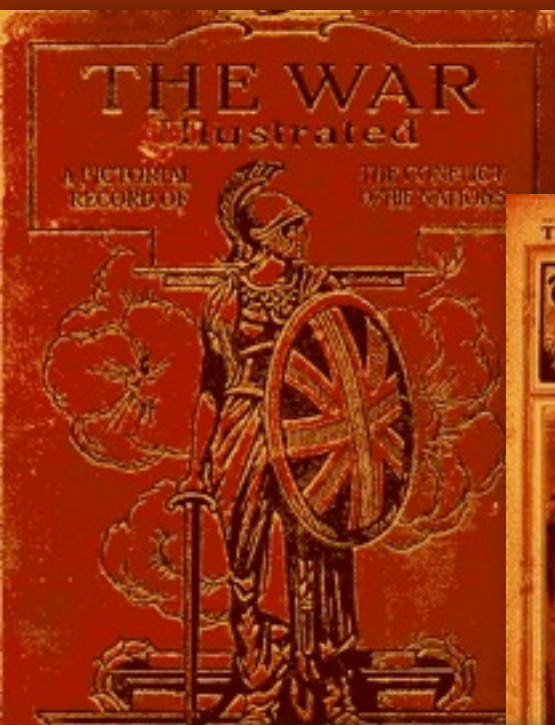
*Et tandis que la lune luit
Le coeur chante et rechante, lui :*
« Mesdames et Mesdemoiselles
« Je suis bien mort ! Ah ! quel ennui
« Et ma maîtresse que n'est-elle
« Morte en m'aimant la nuit... »



Mais écoutez-les donc les mélopées
Ces médailles si bien frappées
Ces cloches d'or sonnant des glas,
Tous les mugnets, tous les lilas

Ce sont les morts qui se relèvent
Ce sont les soldats morts qui rêvent
Aux amours qui s'en sont allés
Immaculés
Et désolés





Le 13 mai de cette année
Tandis que dans les boyaux blancs
Tu passais masquée, ô mon âme
Tu vis tout d'un coup les morts et les vivants
Ceux de l'arrière, ceux de l'avant
Les soldats et les femmes...
Un train passe rapide dans la prairie en Amérique...
Les vers luisants brillent cette nuit autour de moi
Comme si la prairie était le miroir du ciel
Étoilé
Et justement un ver luisant palpite
Sous l'Étoile nommée Lou
Et c'est de mon amour le corps spirituel
Et terrestre
Et l'âme mystique
Et céleste...

* Courmelois, le 17 mai 1915

Silence bombardé par les froides étoiles
Ô mon amour tacite et noir
Lamente-toi, puis soudain éclate en sanglots...
Là-bas, voici les blanches voiles
Des projecteurs jetés aux horizons d'espoir
Où la terre est creusée ainsi que sont les flots.



Adieu la nuit !
Tous les oiseaux du monde
Ont fait leur nid
Et chante à la ronde



-88 Le Siège d'un Cœur -89-



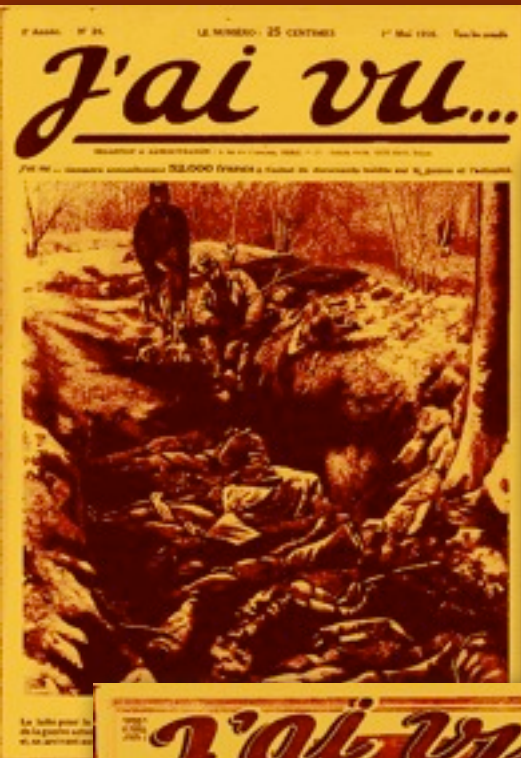
Ptit Lou, je connais bien malgré tout ta douceur
En suivant le Printemps tous les jours sur la route
En me baignant le front dans cette ombreuse odeur
Qui me vient des jardins où je te revois toute.
Ainsi je gagnerai le grand cœur embaumé
De l'univers tiède et doux comme ta bouche
Et son tendre visage au bout de la mi-mai
S'offre à moi tout à coup langoureux sur sa couche
De pétales d'iris, de grappes de lilas.
Ptit Lou d'Amour je sens à mon cou tes bras roses :
Cette île de corail qui sort de tes yeux las
Et que sur l'océan de l'Amour tu disposes.

☆

« Tu me demandes trop d'aimer sans être aimé
Tu me demande trop peut-être »...
Disait en souriant le doux soleil de mai
À la belle fenêtre
« Tu veux que chaque jour
Les longs rayons de mon amour
T'illuminent, mon cœur, ainsi qu'une caresse
Et toi ,toi que me donnes-tu ?»

« Turlututu
Dit la fenêtre
Écoute-moi soleil mon maître
Je ne suis belle que par toi
J'existe par ta lumière,
À part l'obscurité de la chambre, ma foi
Je ne possède rien de rien; pénètre-moi
Et tout à coup je deviens belle et je suis claire.»

Ainsi, ma tendre Lou, parlèrent le Soleil
Et la sombre fenêtre.
Soudain ce fut la nuit, Il vint à disparaître
Elle mourut aussi dans un obscur sommeil



Comme un Phénix Il renaquit toujours pareil
Et son amant La vit renaître...

À cette fable il ne faut pas
Chercher une morale...

J'entends du bruit : ce sont les rats qui pas à pas
Tournent autour de ma cabane en la nuit pâle
Tournent en rond...
Et je te baise
Sur ton beau sein fait d'une rose et d'une fraise
Et tu me baises sur le FRONT

* Courmelois, deuxième moitié de mai 1915 — ROSES GUERRIÈRES

Fête aux lanternes en acier...
Qu'il est charmant cet éclairage !...
Feu d'artifice meurtrier...
Mais on s'amuse avec courage :

Deux fusants, rose éclatement,
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment :
« Il sut aimer ! » Quelle épitaphe !

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir en silence...

Roses d'un parc abandonné
Et qu'il cueillit à la fontaine
Au bout du sentier détourné
Où chaque soir il se promène



Il songe aux roses de Sâdi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus pleurent dans leur vol
La mort amoureuse des roses...

☆

Toi qui fis à l'amour des promesses tout bas
Et qui vis s'engager pour ta gloire un poète
Ô rose toujours fraîche, ô rose toujours prête
Je t'offre le parfum horrible des combats

Toi qui sans défleurir, sans mourir, succombas
Ô rose toujours fraîche au vent qui la maltraite
Fleuris tous les espoirs d'une armée qui halète
Embaume tes amants masqués sur leurs grabats

Il pleut si doucement pendant la nuit si tendre
Tandis que monte en nous cet effluve fatal
Musicien masqué que nul ne peut entendre

Je joue un air d'amour aux cordes de cristal
De cette douce pluie où s'apaise mon mal
Et que les cieus sur nous font doucement descendre

*



* Courmelois, le 22 mai 1915

Pétales de pivoine
Trois pétales de pivoine
Rouges comme une pivoine
Et ces pétales me font rêver

Ces pétales ce sont
Trois belles petites dames
À peau soyeuse et qui rougissent
De honte
D'être avec des petits soldats

Elles se promènent dans le bois
Et causent avec les sansonnets
Qui leur font cent sonnets

Elles montent en aéroplane
Sur de belles libellules électriques
Dont les élytres chatoient au soleil

Et les libellules qui sont
De petites diablesses
Font l'amour avec les pivoines
C'est un joli amour contre nature
Entre demoiselles et dames

Trois pétales dans la lettre
Trois pétales de pivoine



Quand je fais pour toi mes poèmes quotidiens et variés
Lou, je sais bien pourquoi je suis ici
À regarder fleurir l'obus à regarder venir la torpille aérienne
À écouter gauler les noix des véhémentes mitrailleuses



Je chante ici pour que tu chantes, pour que tu dances
Pour que tu joues avec l'amour
Pour que tes mains fleurissent comme des roses
Et tes jambes comme des lys
Pour que ton sommeil soit doux
Lou



Aujourd'hui Lou je ne t'offre en bouquet poétique
Que les tristes fleurs d'acier
Que l'on désigne par leur mesure en millimètres
(Où le système métrique va-t-il se nicher ?)
On l'applique à la mort qui elle ne danse plus
Mais survit attentive au fond des hypogées



Mais trois pétales de pivoine
Sont venus comme de belles dames
En robe de satin grenat
Marquise
Quelle robe exquise
Comtesse
Les belles f...es
Baronne
Écoutez la Mort qui ronronne
Trois pétales de pivoine
Me sont venus de Paris



Ma sensibilité est devenue
aussi aiguë
que celle de l'écrevisse
au moment
du renouvellement
de
sa
carapace

l'homme propose son désir
et son effort c'est d'ouvrir
les jambes de la femme
AEIOU
aeiou

Le soleil et la forêt ce sont mes père et mère
la lune et la colline mamelles de ma nourrice
l'insecte sans nombre est plus fort que ta volonté
Avant-trains dissimulés sous des branches de sapin
La terrible rumeur des mouches d'acier qui quittent brusquement une
charogne
Couche-toi sur la paille ce lit si bien doré
L'écorce du bouleau répand en brûlant une odeur balsamique
On brûle de la neige dans l'encensoir des solitudes

une mouche
plus forte
que ta volonté
Avant-trains
dissimulés
sous des
branches de
sapin
La terrible
rumeur des
mouches
d'acier
qui quittent
brusquement
une charogne
Couche-toi
sur la paille
ce lit si bien
doré
L'écorce du
bouleau
répand en
brûlant une
odeur
balsamique
On brûle de
la neige
dans
l'encensoir
des solitudes

* Courmelois, le 1 juin 1915

Ma sensibilité est devenue
aussi aiguë
que celle de l'écrevisse
au moment du renouvellement de sa carapace

3

l'homme propose son désir
et son effort c'est d'ouvrir
les jambes de la femme
AEIOU
aeiou

Le soleil et la forêt ce sont mes père et mère
la lune et la colline mamelles de ma nourrice
et l'insecte sans nombre est plus fort que ta volonté
Avant-trains dissimulés sous des branches de sapin
La terrible rumeur des mouches d'acier qui quittent brusquement une
charogne
Couche-toi sur la paille ce lit si bien doré
L'écorce du bouleau répand en brûlant une odeur balsamique
On brûle de la neige dans l'encensoir des solitudes

Les coupoles admirables de tes seins d'aurore

Une nouvelle Humanité
est en train de se créer
plus sensible plus volontaire
plus libre plus amoureuse
cette Humanité neuve
c'est la spirale plus céleste que l'oiseau
c'est l'ange même
et l'ancienne Humanité la déteste et veut la tuer



* Courmelois, fin mai / début juin 1915 — L'ATTENTE

On attend le moment de gagner la victoire
On espère l'amour, on espère la gloire
On cueille des lilas
Derniers lilas pareils à des baisers très las

On attends des baisers plus doux que cette lune
Et les fleurs du printemps tombent l'une après l'une
La couille de Japonais rôtie et remplie de chiures de mouche

Le puceron du rosier

C'est une perspective mieux que celle de Nevsky

Une couleuvre avec un archevêque

Le pape est généralissime

On a joué la Brabançonne et les nerpruns fermaient l'horizon

On portait des poteaux télégraphiques de rechange

Les alluvions les plus récentes

Ô tranchée blanche ouverte comme un œuf à la coque

Les grenouilles immobiles la tête hors de l'étang

Tes cheveux aussi doux que des morceaux de sucre

Il y a une horloge qui ne montre que le blanc de l'œil

Tes nichons rempliraient un quart de cavalerie



Escalier en spirale plus beau roman des temps modernes
Elle a des poils en fils de fer barbelés
Narines chevaux de frise
Mais où est le sycophante pour que je revoie
Au moins la figue
Cette petite fille avait le grade de commandant
Toutes tatouée des seins exactement comme des bananes
Il y a ici un ancien marin qui a sodomisé un Hindou
Le veau d'or a tiré son coup
La boulangère est avec le Sénégalais
Les cages dorées où sont les Japonaises
Nuit et nuit et les lilas qui meurent
Il faut tourner rapidement en suivant une courbe du second degré

Pour revenir aux jours les plus charmants des jours passés qui pleurent

Un servant
fait comme Diogène faisait et se branle devant l'Armée

il y a aussi quelqu'un
Qui se fait pomper le cyclope avec une pompe à bicyclette

*



* Courmelois, le 2 juin 1915 — LOU MA ROSE

Lou, tu es ma rose
Ton derrière merveilleux n'est-ce pas la plus belle rose
Tes seins tes seins chéris ne sont-ce pas des roses
Et les roses ne sont-ce pas de jolis ptits Lous
Que l'on fouette comme la brise
Fustige les fesses des roses dans le jardin
Abandonné
Lou ma rose ou plutôt mes roses
Tu m'as envoyé des feuilles de rose
Ô petite déesse
Tu crées les roses
Et tu fais les feuilles de roses
Roses
Petites femmes à poil qui se baladent
Gentiment
Elles se baladent en robe de satin
Sur des escarpolettes
Elles chantent le plus beau parfum, le plus fort le plus doux
Lou ma rose ô ma perfection je t'aime
Et c'est avec joie que je risque de me piquer
En faveur de ta beauté

Je t'aime, je t'adore, je mordille tes feuilles de rose
Rose, reine des fleurs, Lou reine des femmes
Je te porte au bout des doigts ô Lou, ô rose
Au bout des doigts, en te faisant menotte
Jusqu'à ce que tu t'évanouisses
Comme s'évanouit le parfum
Des roses
Je t'embrasse, ô Lou et je t'adore

*



* Courmelois, le 3 juin 1915 — LOU, MON ÉTOILE

L'étoile nommée Lou est aussi belle aussi voluptueuse qu'une jolie fille vicieuse
Elle est assise dans un météore agencé comme une automobile de luxe
Autour d'elle se tiennent les autres étoiles ses amies
Autour de l'automobile stellaire s'étend l'infini éthéré
Les Planètes rutilantes se montrent tour à tour comme des déesse callipyges sur l'horizon
La voie Lactée monte comme une poussière derrière
Le météore automobile
Des guirlandes d'astres décorent l'infini
Le météore automobile luxueux et architectural
Comme un palais
est monté sur un bolide énorme qui tonne à travers les cieux
Qu'il sillonne d'éclairs
versicolores et durables comme de merveilleux feux de Bengale
Et doux comme des baisers éternels
Et des rayons de soleils ombragent
Ainsi de beaux arbres
printaniers
La route diaphane
Ô Lou, étoile nommée Lou la plus belle des étoiles
Ô reine des Étoiles
Ton royaume s'étend en plaines animées comme les oiseaux
En plaines mouvantes comme un régiment
De fantassins nomades

Étoile Lou, beau sein de neige rose
Petit nichon exquis de la douce nuit
Clitoris délectable de la brise embaumée d'Avant l'Aube
Les autres astres sont ridicules et sont tes bouffons
Ils jouent pour toi des comédies
Fantasmagoriques
Ils font les fous pour que l'Étoile nommée Lou ne s'embête pas
Et parfois les nuits sont mortelles
L'étoile nommée Lou



Traverse des prairies d'asphodèles
Et des fantômes infidèles
Pleuvent dans les abîmes autour d'elle
Mais cette nuit est si belle!...
Je ne vois que l'étoile que j'aime.
Elle est la splendeur du firmament
Et je ne vois qu'elle
Elle est un petit trou charmant aux fesses des nuages
Elle est l'étoile des Étoiles
Elle est l'étoile d'Amour
Ô nuit ô nuit dure toujours ainsi
Mais voici
Les gerbes des obus en déroute
Qui me voile
Mon étoile
Je baisse les yeux vers les ténèbres de ma forêt
Et mon intelligence amoureuse
Devient oiseau
Pour aller revoir plus haut plus haut
Plus haut toujours
Ce petit cœur bleuâtre
Qu'est mon étoile nommée Lou
Ma douce étoile qui fait vibrer au ciel
Des mots d'amour exquis
Qui viennent en lents airs dolents qui correspondent nuance à nuance
à chaque chose que je pense.
Étoile Lou fais-moi monter vers toi

Prends-moi dans ta splendeur
Que je sois ébloui et presque épouvanté
Que l'espace bleu se creuse à l'infini
Que l'horizon disparaisse
Que tous les astres grandissent
Et pour finir fais-moi pénétrer dans ton paradis
Que j'éprouve une sensation
De bien-être inouï
Que j'absorbe par toute ma chair, toute mon âme



Ta lumière exquise
Ô mon paradis !

* Courmelois, entre le 27 mai et le 4 juin juin 1915

C'est le sifflet dont je me sers
Sur le théâtre de la guerre
Pour siffler les Boches en Vers
En Prose et de toute manière

Et que Lou siffle en ce sifflet
Pour appeler son grand Toutou,
À Gui l'An neuf... Et mon poulet
Souhaite à Lou l'amour partout

* Courmelois, le 21 juin juin 1915

Lou est un enfant charmant
petit Lou au bon cœur
Il y a aussi des libellules bleues
Lou est la huitième merveille du monde

Lierre Herbe de la tendresse
Lierre Herbe de la fidélité

Avions de cristal beaux fruits du ciel qui chante

Simple douceur des nues si blanches et si rondes
Ce fut une heure de départ ! secteur...
Ceci c'est ma prière bleue vers toi
Et c'est aussi mon délice
Que ce soit toi que je veuille

[page précédente](#)
[page suivante](#)
[table](#)

Ma boyau
et boyau!

bien que le mien soit plein.
j'aurais mieux que celui là soit vide.

C'est la réalité des photos qui sont sur mon cœur que je veux
 Cette réalité seule, elle seule, et rien d'autre
 Mon cœur le répète sans cesse comme une bouche d'orateur et le
 redit
 À chaque battement
 Toutes les autres images du monde sont fausses
 Elles n'ont pas d'autre apparence que celle des fantômes
 Le monde singulier qui m'entoure métallique végétal
 Souterrain
 Ô vie qui aspire le soleil matinal
 Cet univers singulièrement orné d'artifices
 N'est-ce point quelque œuvre de sorcellerie
 Comme on pouvait l'étudier autrefois
 À Tolède
 Où fut l'école diabolique la plus illustre !
 Et moi j'ai sur moi un univers plus précis, plus certain
 Fait à ton image

T'en f... b...

233

*Ils nous barbent les journaux avec
leurs vers, moi, j'aimerais mieux
quelques bons... vers de pinard*

artyuiop



Mais c'est l'été maintenant
Oriande y vivrait dans son château de Rose-Fleur
Tourné comme nous et l'église vers l'orient
Et c'est le soir des roses
Les vieilles paroles sont mortes au dernier printemps
Des harmonies puissantes et nouvelles jaillissent de mon cœur
Mais Oriande écrit un L
Au ciel
Résigne-toi mon cœur où le sort t'a fixé
Et l'été passera... Le printemps a passé
Mais Oriande écrit un O
En haut
Et j'accorde mon luth comme l'on bande un arc
Mais Oriande écrit un U
Sur le ciel nu
Le ciel d'un bleu profond, d'un bleu nocturne
D'un bleu qui s'épaissit en souhaits, en amour
En puissante joie
Et de mon cœur de poète
De mon cœur qui est la Rose
Oriande ruisselle
Onde parfumée des chansons
Où tu aimes à tremper ton âme
Tandis que la fée s'endort
Oriande s'endort dans son château de Rose-Fleur

À MON TIERCELET

Terrible Aquilan de Mayogre,
Il me faudrait un petit noc
Car j'ai faim d'amour comme un ogre
Et je ne trouve qu'un faucon !!



* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — Cote 146

Plus de fleurs mais d'étranges signes
Gesticulant dans les nuits bleues
Dans une adoration suprême, mon beau ptit Lou, que tout mon être
pareil aux nuages bas de juillet s'incline devant ton souvenir
Il est là comme une tête de plâtre, blanche éperdument auprès d'un
anneau d'or
Dans le fond s'éloignent les vœux qui se retournent quelquefois
Entends jouer cette musique toujours pareille tout le jour
Ma solitude splénétique qu'éclaire seul le lointain
Et puissant projecteur de mon amour
J'entends la grave voix de la grosse artillerie boche
Devant moi dans la direction des boyaux
Il y a un cimetière où l'on a semé quarante-six mille soldats
Quelles semailles dont il faut attendre sans peur la moisson ?
C'est devant ce site désolé s'il en fut
Que tandis que j'écris ma lettre appuyant mon papier sur une plaque
de fibro ciment
Je regarde aussi un portrait en grand chapeau
Et quelques-uns de mes compagnons ont vu ton portrait
Et pensant bien que je te connaissais
Ils ont demandé :
« Qui donc est-elle ? »

Et je n'ai pas su que leur répondre
Car je me suis aperçu brusquement
Qu'encore aujourd'hui je ne te connaissais pas bien.
Et toi dans ta photo profonde comme la lumière
Tu souris toujours

*



* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915

Ô délicate bûcheronne
À damner tous les bûcherons
Quel est le matou qui ronronne
En zieutant tes jolis seins ronds ?

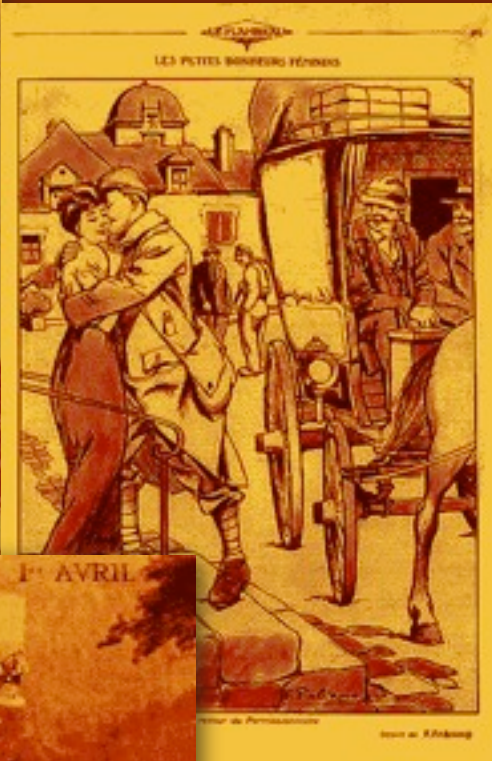
Et moi qui croyais, ma parole !
Que ce chat c'était un Toutou !
Menotte aussi joue un beau rôle...
Décidément, des chats partout !

J'aurai mesure de ta bague
Semaine des quatre jeudis...
(Tu vois, je prends tout à la blague)
Ou bien après la guerre, dis ?

Le papillon qui n'a qu'une aile
S'est envolé; ne l'ai pas vu...
Mais ton image est là si belle
Me voilà de Douceur pourvu...

* Secteur des Hurlus, le 2 août 1915 — ODE

Lou Toutou soyez remerciés
Puisque par votre amour je ne suis pas seul
Et je nais de chacune de vos étreintes
Pensée vivante qui jaillit de vous
Lou Toutou je suis votre petit enfant
Je tiens à vous, à Lou par le lien ombilical
Jeté sur la terre de France des Vosges à la mer
Ainsi nous sommes unis par la chair et les tranchées
Nous sommes unis par la vie et par la mort
Bénie soit aussi cette guerre qui m'unit à votre douceur



Avant on ne parlait que de paix
Et l'amour s'en allait peu à peu de nos cœur et de la terre
Aujourd'hui, c'est l'amour éperdu où s'accolent
Tous les grands peuples
L'Amour cette guerre
La vraie guerre

Tant de choses nous séparaient
C'était la paix la vilaine paix
Mais nous avons senti tout à coup
Qu'il fallait nous rapprocher nous unir
Pour nous aimer, ô noble guerre
Ô noble, ô noble amour

Amour sacré qui flamboie et fume
Sur les hypogées tandis que râlent les projectiles
Nous ne combattons point pour conserver la vie
Nous menons l'Amour en grande pompe
Vers la mort
Vers le [seuil] suprême
Où veille la guerrière mort.

Ainsi Toutou nous défendons Lou
C'est la grâce, c'est à dire ce qu'il y a de plus rare
Dans l'idée de Beauté

Rien n'est plus noble que ce combat
Esthétique et sublime
Toutou Lou écoutez-moi
Aimez-moi

*



* Secteur des Hurlus, le 4 août 1915 — À LA PARTIE LA PLUS GRACIEUSE

Toi qui regardes sans sourire
Et de face en tournant le dos
Tu me sembles un beau navire
Voiles dehors... et quels dodos

Promet cet édredon de neige
Neige rose de Mézidon !
À Mars et Vénus, le reverrai-je
Cet édredon de Cupidon ?

Ô gracieuse et callipyge,
Tous les culs sont de la Saint-Jean !
Le tien leur fait vraiment la pige
Déesse aux collines d'argent...

D'argent qui serait de la crème
Et des feuilles de rose aussi...
Aussi, belle croupe je t'aime
Et ta grâce est mon seul souci



* Secteur des Hurlus, le 4 août 1915

Bientôt bientôt finira l'ôût
Reverrai-je mon ptit Lou ?
Mais nous voici vers la mi-août
Ton chat dirait-il « miaou »
En me voyant ou bien « coucou !!! »
Et mon cœur pend-il à ton cou ?
Dieu ! qu'il fut heureux ce Toutou
Pouvoir fourrer son nez partout !!
Mais, je n'en suis pas jaloux
Les toutous n'font pas d'mal aux loups



* Secteur des Hurlus, le 12 août 1915 — FABLE

Les fleurs rares

Entreprenant un long voyage
Ptit Lou hanté par l'histoire de Jussieu
Au lieu d'un petit cèdre prit... Quoi donc ?... Je gage
Qu'on ne devinera pas ce que Dieu
Fit prendre à mon ptit Lou :... une fleur rare...
Dont elle ferait don aux serres de Paris...
La fleur étant sans prix
Et Dame Lou voyant qu'elle en valait la peine
Froissa pour la cueillir sa jupe de futaine.
Mais en passant dans la forêt
Allant prendre son train à la ville prochaine
Ptit Lou vit sous un chêne
Une autre fleur : « plus belle encore elle paraît ! »
La première fleur tombe
Et la forêt devient sa tombe
Tandis que mon ptit Lou d'un air rêveur
A cueilli la seconde fleur
Et l'entoure de sa sollicitude
Arrivant à la station
Après une montée un peu rude
Pour s'y reposer de sa lassitude.
Avec satisfaction
Ptiti Lou s'assied dans le jardin du chef de gare.

« Tiens ! dit-elle, une fleur ! Elle est encor plus rare ! »
Et sans précaution
Ma bergère
Abandonna la timide fleur bocagère
Et cueillit la troisième fleur...
Cheu ! Cheu ! Pheu ! Pheu ! Cheu ! Cheu ! Pheu ! Pheu ! Le train arrive
Et puis repart pour regagner l'*Intérieur*
Mais dans le train la fleur se fane et Lou pensive
S'en va chez la fleuriste en arrivant :





« Ces rares fleurs... j'en vais rêvant
Elles sont si rares, Madame
Que je n'en tiens plus, sur mon âme ! »
La fleuriste s'exprime ainsi
Et Lou dut se contenter d'un souci
Que lui refuse
Sans lui donner d'excuse
Le directeur (un personnage réussi)
Des serres de la ville
de paris
malgré tous les pleurs et les cris
De Lou qui dut jeter cette fleur inutile.
Et Lou du
Vilain personnage
Quittant le bureau, dut
Entreprendre à rebours l'horticole voyage.

Je crois qu'il est sage
De nous arrêter
À la morale suivante... sans insister !

Des Lous et des fleurs il ne faut discuter
Et je n'en dis pas davantage

SECONDE FABLE

Le toutou et le gui

Un gentil toutou vit un jour un brin de gui
Tombé d'un chêne
Il allait lever la patte dessus, sans gêne,
Quand sa maîtresse qui
L'observe, l'en empêche et d'un air alangui
Ramasse le gui
« Gui, jappe le toutou, pour toi c'est une veine !





Qu'est-ce qui donc te la valut ?»
« Vous êtes, cher toutou, fidèle et résolu
Et c'est pourquoi votre maîtresse
Vous aime avec tendresse,
Lui répond
La plante des Druides,
Pour la tendresse à vous le pompon
Mais moi je suis l'amour à grandes guides
Je suis le bonheur;
La plus rare des fleurs, ô toutou, mon meilleur
Compagnon, puisque, plante, je n'ai pas de fleur !...
Vous êtes l'idéal et je porte bonheur... »
Et leur
Maîtresse
Étendue avec paresse
Effeillant indifféremment de belles fleurs
Aux mille couleurs
Aux suaves odeurs
Feint de ne pas entendre
Le toutou jaser avec le gui. Leurs
Propos la font sourire, et nos rêveurs
Imaginent de comparer leurs deux bonheurs
Cependant qu'Elle les regarde d'un air tendre,
Puis se levant soudain auprès d'eux vient s'étendre.

Le toutou, pour sa part, eut bien plus (à tout prendre)
De baisers que le gui
Qui tout alanguie
Entre deux jolis seins ne peut rien entreprendre
Mais se contente bien, ma foi,
De son trône digne d'un roi
Il jouit des baisers, les voyant prendre
Et les voyant rendre
Sans rien prétendre.

Morale

Il ne faut pas chercher à comprendre.



* Secteur des Hurlus, le 13 août 1915 — TROISIÈME FABLE

Le petit Lou s'ébattait dans un joli parterre
Où poussait la fleur rare et d'autres fleurs itou
Et Lou cueillait les fleurs qui se laissaient bien faire
Mais distraite pourtant elle en semait partout
Et perdait ce qu'elle aime

Morale

On est bête quand on sème.

* Secteur des Hurlus, septembre 1915

Lorsque deux nobles cœurs se sont vraiment aimés
Leur amour est plus fort que la mort elle-même
Cueillons les souvenirs que nous avons semés
Et l'absence après tout n'est rien lorsque l'on s'aime

PRESSENTIMENT D'AMÉRIQUE

Mon enfant, si nous allions en Amérique dont j'ai toujours rêvé
Sur un vaisseau fendant la mer des Antilles

Et accompagné par une nuée de poissons volants dont les ailes nageoires palpitent de lumière
Nous suivront le fleuve Amazone en cherchant sa fée d'île en île
Nous entrerons dans les grands marécages où des forêts sont noyées
Salue les constrictors. Entrons dans les reptilières
Où l'oie oua-oua les singes hurleurs les oiseaux cloches
Vagues du Prororoca, l'immense mascaret
Le dieu de ces immensités, les Andes les pampas
Est dans mon sein aujourd'hui mer végétale.
Millions de grands moutons blonds qui s'entrepoursuivent
Les condors survenant neiges des Cordillères



Ô cahute d'ici nos pauvres reptilières
Quand dira-t-on la guerre de naguère ?

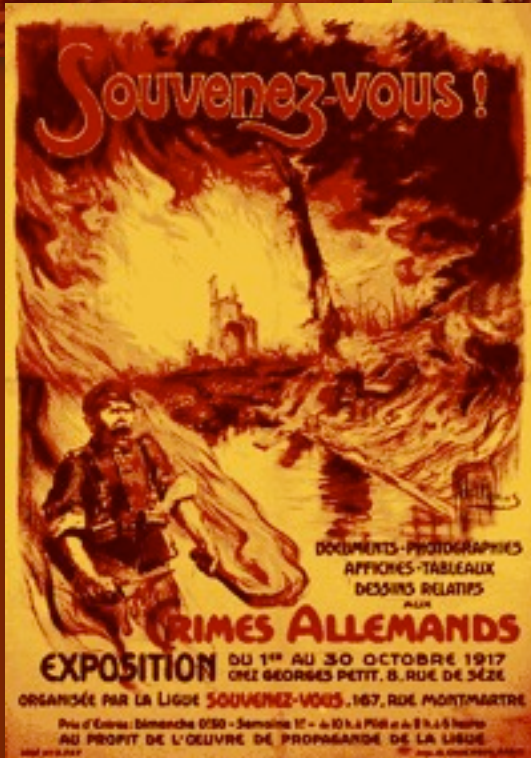
* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — LES FEUX DU BIVOUAC

Les feux mouvants du bivouac
Éclairent des formes de rêve
Et le songe dans l'entrelacs
Des branches lentement s'élève

Voici les dédains du regret
Tout écorché comme une fraise
Le souvenir et le secret
Dont il ne reste que la braise

* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 —
TOURBILLON DE MOUCHES

Un cavalier va dans la plaine
La jeune fille pense à lui
Et cette flotte à Mytilène
Le fil de fer est là qui luit



Comme ils cueillaient la rose ardente
Leurs yeux tout à coup ont fleuri
Et quel soleil la bouche errante
A qui la bouche avait souri.

*



L'ADIEU DU CAVALIER

Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
La bague si pâle et polie
Et le cortège des désirs

Adieu ! voici le boute-selle...
Il disparut dans un tournant
Et mourut là-bas tandis qu'elle
Cueillait les fleurs en se damnant

* Secteur des Hurlus, le 22 septembre 1915

ÉPIGRAMME

Mon adorable jardinière
Toi qui voudrais savoir pourquoi
Nul ne tape sur ton derrière
Ne sait-tu donc pas comme moi
Qu'il ne faut pas battre une femme
Et même avec une Fleur Rare... Oui, Madame

*



table : par ordre alphabétique

- * ADIEU ! — Nîmes, le 5 février 1915
- * AGENT DE LIAISON — Courmelois, le 13 avril 1915
- * À LA PARTIE LA PLUS GRACIEUSE — Secteur des Hurlus, le 4 août 1915
- * À LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON — Nice, fin octobre - novembre 1914
- * À MADAME LA COMPTESSE — Nice, le 11 novembre 1914
- * À MON TIERCELET — Courmelois, le 23 juin juin 1915
- * Amour-Roi — Courmelois, le 23 avril 1915
- * Au lac tes yeux très profond — Nîmes, le 18 décembre 1914
- * Au soleil — Courmelois, le 19 avril 1915
- * Bientôt bientôt finira l'oût — Secteur des Hurlus, le 4 août 1915
- * C'est dans cette fleur qui sent si bon — Nice, le 8 octobre 1914
- * C'EST — Courmelois, le 23 juin juin 1915
- * C'est le sifflet dont je me sers — Courmelois, entre le 27 mai et le 4 juin juin 1915
- * C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeons — Nîmes, le 17 janvier 1915
- * Cote 146 — Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915
- * DANS UN CAFÉ À NÎMES — Nîmes, le 5 février 1915
- * De toi depuis longtemps je n'ai pas de nouvelles — Nîmes, le 11 mars 1915
- * EN ALLANT CHERCHER DES OBUS — Courmelois, le 13 mai 1915
- * ÉPIGRAMME — Secteur des Hurlus, le 22 septembre 1915
- * Et prends bien garde aux Zeppelins — Nîmes, le 31 mars 1915
- * FABLE — Secteur des Hurlus, le 12 août 1915
- * FACTION — Nîmes, le 25 mars 1915
- * GUIRLANDE DE LOU — Tarascon, le 25 janvier 1915
- * IL Y A — entre Bar-sur Aube et Troyes, le 5 avril 1915

table : par ordre alphabétique (suite)



- * Je pense à toi mon Lou — Nîmes, le 17 décembre 1914
- * Je rêve de revoir mon ptit Lou pour toujours — Courmelois, le 12 mai 1915
- * Je t'adore mon Lou et par moi tout d'adore — Nîmes, le 10 janvier 1915
- * Jolie bizarre enfant chérie — Courmelois, le 28 avril 1915
- * La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient — Nîmes, jour de Noël 1914
- * LA CEINTURE — Nîmes, le 29 mars 1915
- * L'ADIEU DU CAVALIER — Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915
- * LA MÉSANGE — Nîmes, le 2 février 1915
- * L'AMOUR LE DÉDAIN ET L'ESPÉRANCE — Courmelois, mi-mai 1915
- * La nuit — Courmelois, le 27 avril 1915
- * L'ATTENTE — Courmelois, fin mai / début juin 1915
- * Le ciel est étoilé par les obus des Boches — Courmelois, le 8 avril 1915
- * LES ATTENTIVES — Courmelois, le 15 mai 1915
- * LES FEUX DU BIVOUAC — Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915
- * Les mouton noirs des nuits d'hiver — Nîmes, le 7 février 1915
- * Lorsque deux nobles cœurs se sont vraiment aimés — Secteur des Hurlus, septembre 1915
- * Lou est un enfant charmant — Courmelois, le 21 juin 1915
- * LOU MA ROSE — Courmelois, le 2 juin 1915
- * LOU MON ÉTOILE — Courmelois, le 3 juin 1915
- * Ma Lou je coucherai ce soir dans les tranchées — Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915
- * Ma sensibilité est devenue — Courmelois, le 1 juin 1915
- * Mon cœur j'ai regardé longtemps ce soir — Courmelois, le 15 avril 1915
- * Mon Lou je veux te reparler maintenant de l'Amour — Nîmes, le 12 janvier 1915
- * Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime — Nîmes, le 29 décembre 1914
- * Mon loup ma chérie Je t'envoie aujourd'hui la première pervenche — Courmelois, le 18 avril 1915

table : par ordre alphabétique (suite)



- * Mon très cher petit Lou je t'aime — Courmelois, le 8 avril 1915
- * NOS ÉTOILES — Nîmes, le 3 février 1915
- * ODE — Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915
- * Ô délicate bûcheronne — Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915
- * Ô Lou ma très chérie — Courmelois, le 14 avril 1915
- * Ô naturel désir pour l'homme être roi — Nîmes, le 1 avril 1915
- * ORIANDE — Courmelois, le 23 juin 1915
- * PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE... — Nîmes, le 3 février 1915
- * Pétales de pivoine — Courmelois, le 22 mai 1915
- * POEME DU 9 FEVRIER 1915 — Nîmes, le 9 février 1915
- * PRESENTIMENT D'AMÉRIQUE — Secteur des Hurlus, septembre 1915
- * Quatre jours ! mon amour, pas de lettre de toi — Nîmes, le 12 février 1915
- * RÊVERIE — Courmelois, le 11 mai 1915
- * RÊVERIE SUR TA VENUE — Nîmes, le 5 février 1915
- * ROSES GUERRIÈRES — Courmelois, deuxième moitié de mai 1915
- * SCÈNE NOCTURNE DU 22 AVRIL 1915 — Courmelois, le 22 avril 1915
- * SECONDE FABLE — Secteur des Hurlus, le 12 août 1915
- * SI JE MOURAIS LÀ-BAS... — Nîmes, le 30 janvier 1915
- * Silence bombardé par les froides étoiles — Courmelois, le 17 mai 1915
- * SONNET DU HUIT FÉVRIER 1915 — Nîmes, le 8 février 1915
- * TRAIN MILITAIRE — entre Châtillon-sur-Seine et Chaumont, le 5 avril 1915
- * TROISIÈME FABLE — Secteur des Hurlus, le 13 août 1915
- * Un rossignol en mal d'amour — Courmelois, le 20 avril 1915
- * Vais acheter une cravache — Nîmes, le 7 février 1915
- * TOURBILLON DE MOUCHES — Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915



table : **par ordre chronologique**

- * Nice, le 8 octobre 1914 — C'est dans cette fleur qui sent si bon
- * Nice, fin octobre - novembre 1914 — À LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON
- * Nice, le 11 novembre 1914 — À MADAME LA COMPTESSE
- * Nîmes, le 17 décembre 1914 — Je pense à toi mon Lou
- * Nîmes, le 18 décembre 1914 — Au lac tes yeux très profond
- * Nîmes, jour de Noël 1914 — La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient
- * Nîmes, le 29 décembre 1914 — Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime
- * Nîmes, le 10 janvier 1915 — Je t'adore mon Lou et par moi tout d'adore
- * Nîmes, le 12 janvier 1915 — Mon Lou je veux te reparler maintenant de l'Amour
- * Nîmes, le 17 janvier 1915 — C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeons
- * Tarascon, le 25 janvier 1915 — GUIRLANDE DE LOU
- * Nîmes, le 30 janvier 1915 — SI JE MOURAIS LÀ-BAS...
- * Nîmes, le 2 février 1915 — LA MÉSANGE
- * Nîmes, le 3 février 1915 — PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE...
- * Nîmes, le 3 février 1915 — NOS ÉTOILES
- * Nîmes, le 5 février 1915 — RÊVERIE SUR TA VENUE
- * Nîmes, le 5 février 1915 — ADIEU !
- * Nîmes, le 5 février 1915 — DANS UN CAFÉ À NÎMES
- * Nîmes, le 7 février 1915 — Vais acheter une cravache
- * Nîmes, le 7 février 1915 — Les mouton noirs des nuits d'hiver
- * Nîmes, le 8 février 1915 — SONNET DU HUIT FÉVRIER 1915
- * Nîmes, le 9 février 1915 — POEME DU 9 FEVRIER 1915
- * Nîmes, le 12 février 1915 — Quatre jours ! mon amour, pas de lettre de toi
- * Nîmes, le 11 mars 1915 — De toi depuis longtemps je n'ai pas de nouvelles

table : par ordre chronologique (suite)



- * Nîmes, le 25 mars 1915 — FACTION
- * Nîmes, le 29 mars 1915 — LA CEINTURE
- * Nîmes, le 31 mars 1915 — Et prends bien garde aux Zeppelins
- * Nîmes, le 1 avril 1915 — Ô naturel désir pour l'homme être roi
- * entre Châtillon-sur-Seine et Chaumont, le 5 avril 1915 — TRAIN MILITAIRE
- * entre Bar-sur Aube et Troyes, le 5 avril 1915 — IL Y A
- * Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915 — Ma Lou je coucherai ce soir dans les tranchées
- * Courmelois, le 8 avril 1915 — Mon très cher petit Lou je t'aime
- * Courmelois, le 8 avril 1915 — Le ciel est étoilé par les obus des Boches
- * Courmelois, le 13 avril 1915 — AGENT DE LIAISON
- * Courmelois, le 14 avril 1915 — Ô Lou ma très chérie
- * Courmelois, le 15 avril 1915 — Mon cœur j'ai regardé longtemps ce soir
- * Courmelois, le 18 avril 1915 — Mon loup ma chérie Je t'envoie aujourd'hui la première pervenche
- * Courmelois, le 19 avril 1915 — Au soleil
- * Courmelois, le 20 avril 1915 — Un rossignol en mal d'amour
- * Courmelois, le 22 avril 1915 — SCÈNE NOCTURNE DU 22 AVRIL 1915
- * Courmelois, le 23 avril 1915 — Amour-Roi
- * Courmelois, le 27 avril 1915 — La nuit
- * Courmelois, le 28 avril 1915 — Jolie bizarre enfant chérie
- * Courmelois, le 11 mai 1915 — RÊVERIE
- * Courmelois, le 12 mai 1915 — Je rêve de revoir mon ptit Lou pour toujours
- * Courmelois, le 13 mai 1915 — EN ALLANT CHERCHER DES OBUS
- * Courmelois, mi-mai 1915 — L'AMOUR LE DÉDAIN ET L'ESPÉRANCE
- * Courmelois, le 15 mai 1915 — LES ATTENTIVES
- * Courmelois, le 17 mai 1915 — Silence bombardé par les froides étoiles

table : par ordre chronologique (suite)



- * Courmelois, deuxième moitié de mai 1915 — ROSES GUERRIÈRES
- * Courmelois, le 22 mai 1915 — Pétales de pivoine
- * Courmelois, le 1 juin 1915 — Ma sensibilité est devenue
- * Courmelois, fin mai / début juin 1915 — L'ATTENTE
- * Courmelois, le 2 juin 1915 — LOU MA ROSE
- * Courmelois, le 3 juin 1915 — LOU MON ÉTOILE
- * Courmelois, entre le 27 mai et le 4 juin 1915 — C'est le sifflet dont je me sers
- * Courmelois, le 21 juin 1915 — Lou est un enfant charmant
- * Courmelois, le 23 juin 1915 — C'EST
- * Courmelois, le 23 juin 1915 — ORIANDE
- * Courmelois, le 23 juin 1915 — À MON TIERCELET
- * Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — Cote 146
- * Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — Ô délicate bûcheronne
- * Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — ODE
- * Secteur des Hurlus, le 4 août 1915 — À LA PARTIE LA PLUS GRACIEUSE
- * Secteur des Hurlus, le 4 août 1915 — Bientôt bientôt finira l'ôû
- * Secteur des Hurlus, le 12 août 1915 — FABLE
- * Secteur des Hurlus, le 12 août 1915 — SECONDE FABLE
- * Secteur des Hurlus, le 13 août 1915 — TROISIÈME FABLE
- * Secteur des Hurlus, septembre 1915 — Lorsque deux nobles cœurs se sont vraiment aimés
- * Secteur des Hurlus, septembre 1915 — PRESSENTIMENT D'AMÉRIQUE
- * Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — LES FEUX DU BIVOUAC
- * Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — TOURBILLON DE MOUCHES
- * Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — L'ADIEU DU CAVALIER
- * Secteur des Hurlus, le 22 septembre 1915 — ÉPIGRAMME

à propos

La transcription des “Poèmes à Lou” de Guillaume Apollinaire, la collecte, le détournage et le coloriage des illustrations, la mise en page et sa navigation interactive, ont été accomplis par votre impécunieux copiste rééditant les ouvrages lui manquant : Dominique Petitjean.

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,
à la date du lundi 17 décembre 2012

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements